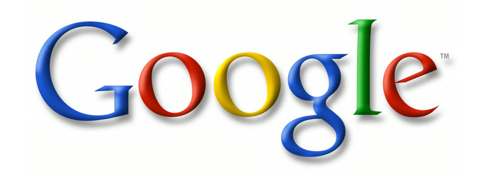




ÉMILE,

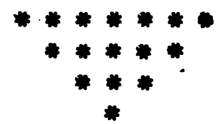
OU

DE L'ÉDUCATION,

Par J. J. Rousseau,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat. *Sen: de irâ. L. II. c.* 13.

TOME TROISIÉME.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXIV.

Avec Privilége de Nosseigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Suite du Livre quatriéme.

„ IL y a trente ans que dans une ville d'Italie, un jeune homme expatrié se voyoit „ réduit à la derniere misere. Il étoit né „ Calviniste; mais par les suites d'une étourderie, se trouvant fugitif, en pays étranger, sans ressource, il changea de religion „ pour avoir du pain. Il y avoit dans cette „ ville un hospice pour les Prosélites, il y fut „ admis. En l'instruisant sur la controverse, „ on lui donna des doutes qu'il n'avoit pas, „ & on lui apprit le mal qu'il ignoroit: il entendit des dogmes nouveaux, il vit des „ mœurs encore plus nouvelles; il les vit, & „ faillit en être la victime. Il voulut fuir, on „ l'enferma; il se plaignit, on le punit de ses „ plaintes; à la merci de ses tirans, il se vit „ traiter en criminel pour n'avoir pas voulu „ céder au crime. Que ceux qui savent combien la premiere épreuve de la violence & „ de l'injustice irrite un jeune cœur sans expérience, se figurent l'état du sien. Des „ larmes de rage couloient de ses yeux, l'in-

„ dignation l'étouffoit. Il imploroit le ciel & „ les hommes, il se confioit à tout le mon- „ de, & n'étoit écouté de personne. Il ne „ voyoit que de vils domestiques soumis à „ l'infâme qui l'outrageoit, ou des compli- „ ces du même crime, qui se railloient de sa „ résistance & l'excitoient à les imiter. Il „ étoit perdu sans un honnête Ecclésiastique „ qui vint à l'hospice pour quelque affaire, & „ qu'il trouva le moyen de consulter en se- „ cret. L'Ecclésiastique étoit pauvre, & avoit „ besoin de tout le monde; mais l'opprimé „ avoit encore plus besoin de lui, & il n'hé- „ sita pas à favoriser son évasion, au risque „ de se faire un dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour rentrer dans l'indi- „ gence, le jeune homme luttoit sans succès „ contre sa destinée; un moment il se crut au- „ dessus d'elle. A la premiere lueur de for- „ tune, ses maux & son protecteur furent ou- „ bliés. Il fut bientôt puni de cette ingrati- „ tude, toutes ses espérances s'évanouirent: „ sa jeunesse avoit beau le favoriser, ses idées „ romanesques gâtoient tout. N'ayant ni as- „ sez de talens, ni assez d'adresse pour se fai- „ re un chemin facile; ne sachant être ni mo- „ deré, ni méchant, il prétendit à tant de „ choses qu'il ne sut parvenir à rien. Retom- „ bé dans sa premiere détresse, sans pain, sans „ asyle, prêt à mourir de faim, il se ressou- „ vint de son bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en est bien „ reçu; sa vûe rappelle à l'Ecclésiastique une „ bonne action qu'il avoit faite; un tel sou- „ venir réjouit toujours l'ame. Cet homme

„ étoit naturellement humain, compatiſſant ; „ il ſentoit les peines d'autrui par les ſiennes, „ & le bien-être n'avoit point endurci ſon „ cœur ; enfin les leçons de la ſageſſe & une „ vertu éclairée avoient affermi ſon bon na- „ turel. Il accueille le jeune homme, lui „ cherche un gîte, l'y recommande ; il par- „ tage avec lui ſon néceſſaire, à peine ſuffi- „ ſant pour deux. Il fait plus, il l'inſtruit, „ le conſole, il lui apprend l'art difficile de „ ſupporter patiemment l'adverſité. Gens à „ préjugés, eſt-ce d'un Prêtre, eſt-ce en Ita- „ lie que vous euſſiez eſpéré tout cela ?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un pau- „ vre Vicaire Savoyard, qu'une aventure de „ jeuneſſe avoit mis mal avec ſon Evêque, „ & qui avoit paſſé les monts pour chercher „ les reſſources qui lui manquoient dans ſon „ pays. Il n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans let- „ tres ; & avec une figure intéreſſante, il avoit „ trouvé des protecteurs qui le placerent chez „ un Miniſtre pour élever ſon fils. Il pré- „ feroit la pauvreté à la dépendance, & il „ ignoroit comment il faut ſe conduire chez „ les Grands. Il ne reſta pas long-tems chez „ celui-ci ; en le quittant il ne perdit point ſon „ eſtime ; & comme il vivoit ſagement & ſe „ faiſoit aimer de tout le monde, il ſe flattoit „ de rentrer en grace auprès de ſon Evêque, „ & d'en obtenir quelque petite Cure dans „ les montagnes, pour y paſſer le reſte de „ ſes jours. Tel étoit le dernier terme de ſon „ ambition.

„ Un penchant naturel l'intéreſſoit au jeune „ fugitif, & le lui fit examiner avec ſoin. Il

„ vit que la mauvaise fortune avoit déjà flétri
„ son cœur, que l'opprobre & le mépris
„ avoient abattu son courage, & que sa fierté,
„ changée en dépit amer, ne lui montroit
„ dans l'injustice & la dureté des hommes,
„ que le vice de leur nature & la chimere de
„ la vertu. Il avoit vû que la religion ne sert
„ que de masque à l'intérêt, & le culte sacré
„ de sauve-garde à l'hypocrisie: il avoit vû
„ dans la subtilité des vaines disputes, le Pa-
„ radis & l'Enfer mis pour prix à des jeux de
„ mots; il avoit vû la sublime & primitive
„ idée de la Divinité défigurée par les fan-
„ tasques imaginations des hommes; & trou-
„ vant que pour croire en Dieu il falloit re-
„ noncer au jugement qu'on avoit reçu de
„ lui, il prit dans le même dédain nos ridi-
„ cules rêveries, & l'objet auquel nous les
„ appliquons; sans rien savoir de ce qui est,
„ sans rien imaginer sur la génération des
„ choses, il se plongea dans sa stupide igno-
„ rance, avec un profond mépris pour tous
„ ceux qui pensoient en savoir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit à l'ou-
„ bli des devoirs de l'homme. Ce progrès
„ étoit déja plus d'à moitié fait dans le cœur
„ du libertin. Ce n'étoit pas pourtant un en-
„ fant mal né; mais l'incrédulité, la misere,
„ étouffant peu-à-peu le naturel, l'entraînoient
„ rapidement à sa perte, & ne lui préparoient
„ que les mœurs d'un gueux & la morale
„ d'un athée.

„ Le mal, presque inévitable, n'étoit pas
„ absolument consommé. Le jeune homme
„ avoit des connoissances, & son éducation

„ n'avoit pas été négligée. Il étoit dans cet „ âge heureux, où le ſang en fermentation „ commence d'échauffer l'ame ſans l'aſſervir „ aux fureurs des ſens. La ſienne avoit en„ core tout ſon reſſort. Une honte native, „ un caractere timide ſuppléoient à la gêne, „ & prolongeoient, pour lui, cette époque „ dans laquelle vous maintenez votre éleve „ avec tant de ſoins. L'exemple odieux d'u„ ne dépravation brutale & d'un vice ſans „ charme, loin d'animer ſon imagination, l'a„ voit amortie. Long-tems le dégoût lui tint „ lieu de vertu pour conſerver ſon innocen„ ce; elle ne devoit ſuccomber qu'à de plus „ douces ſéductions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & les reſ„ ſources. Les difficultés ne le rebuterent „ point; il ſe complaiſoit dans ſon ouvrage, „ il réſolut de l'achever, & de rendre à la „ vertu la victime qu'il avoit arrachée à l'in„ famie. Il s'y prit de loin pour exécuter „ ſon projet; la beauté du motif animoit ſon „ courage, & lui inſpiroit des moyens dignes „ de ſon zele. Quel que fût le ſuccès, il „ étoit ſûr de n'avoir pas perdu ſon tems: „ on réuſſit toujours quand on ne veut que „ bien faire.

„ Il commença par gagner la confiance „ du Proſélite en ne lui vendant point ſes „ bienfaits, en ne ſe rendant point importun, „ en ne lui faiſant point de ſermons, en ſe „ mettant toujours à ſa portée, en ſe faiſant „ petit pour s'égaler à lui. C'étoit, ce me „ ſemble, un ſpectacle aſſez touchant, de voir „ un homme grave devenir le camarade d'un

„ polisson, & la vertu se prêter au ton de la
„ licence, pour en triompher plus sûrement.
„ Quand l'étourdi venoit lui faire ses folles
„ confidences & s'épancher avec lui, le Prê-
„ tre l'écoutoit, le mettoit à son aise; sans
„ approuver le mal il s'intéressoit à tout. Ja-
„ mais une indiscrette censure ne venoit arrê-
„ ter son babil & resserrer son cœur. Le
„ plaisir avec lequel il se croyoit écouté, aug-
„ mentoit celui qu'il prenoit à tout dire.
„ Ainsi se fit sa confession générale, sans
„ qu'il songeât à rien confesser.

„ Après avoir bien étudié ses sentimens &
„ son caractere, le Prêtre vit clairement que,
„ sans être ignorant pour son âge, il avoit
„ oublié tout ce qu'il lui importoit de savoir,
„ & que l'opprobre où l'avoit réduit la for-
„ tune, étouffoit en lui tout vrai sentiment
„ du bien & du mal. Il est un degré d'abru-
„ tissement qui ôte la vie à l'ame; & la voix
„ intérieure ne sait point se faire entendre à
„ celui qui ne songe qu'à se nourrir. Pour
„ garantir le jeune infortuné de cette mort
„ morale dont il étoit si près, il commença
„ par réveiller en lui l'amour-propre & l'esti-
„ me de soi-même. Il lui montroit un ave-
„ nir plus heureux dans le bon emploi de ses
„ talens; il ranimoit dans son cœur une ar-
„ deur généreuse, par le récit des belles actions
„ d'autrui; en lui faisant admirer ceux qui les
„ avoient faites, il lui rendoit le desir d'en
„ faire de semblables. Pour le détacher in-
„ sensiblement de sa vie oisive & vagabonde,
„ il lui faisoit faire des extraits de livres choi-
„ sis; & feignant d'avoir besoin de ces extraits,

„ il nourrissoit en lui le noble sentiment de la
„ reconnoissance. Il l'instruisoit indirectement
„ par ces livres; il lui faisoit reprendre assez
„ bonne opinion de lui-même pour ne pas se
„ croire un être inutile à tout bien, & pour
„ ne vouloir plus se rendre méprisable à ses
„ propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art qu'em-
„ ployoit cet homme bienfaisant pour élever
„ insensiblement le cœur de son disciple au-
„ dessus de la bassesse, sans paroître songer à
„ son instruction. L'Ecclésiastique avoit une
„ probité si bien reconnue & un discernement
„ si sûr, que plusieurs personnes aimoient
„ mieux faire passer leurs aumônes par ses
„ mains, que par celles des riches Curés des
„ villes. Un jour qu'on lui avoit donné
„ quelqu'argent à distribuer aux pauvres, le
„ jeune homme eut, à ce titre, la lâcheté
„ de lui en demander. Non, dit-il, nous
„ sommes freres, vous m'appartenez, & je
„ ne dois pas toucher à ce dépôt pour mon
„ usage. Ensuite il lui donna de son pro-
„ pre argent autant qu'il en avoit deman-
„ dé. Des leçons de cette espece sont rare-
„ ment perdues dans le cœur des jeunes gens
„ qui ne sont pas tout-à-fait corrompus.

„ Je me lasse de parler en tierce personne,
„ & c'est un soin fort superflu; car vous sen-
„ tez bien, cher concitoyen, que ce mal-
„ heureux fugitif c'est moi-même; je me
„ crois assez loin des désordres de ma jeu-
„ nesse pour oser les avouer; & la main qui
„ m'en tira mérite bien, qu'aux dépens d'un
„ peu de honte, je rende, au moins, quel-

„ que honneur à ſes bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir,
„ dans la vie privée de mon digne maître, la
„ vertu ſans hypocriſie, l'humanité ſans foi-
„ bleſſe, des diſcours toujours droits & ſim-
„ ples, & une conduite toujours conforme à
„ ces diſcours. Je ne le voyois point s'in-
„ quiéter ſi ceux qu'il aidoit alloient à Vê-
„ pres; s'ils ſe confeſſoient ſouvent; s'ils
„ jeûnoient les jours preſcrits; s'ils faiſoient
„ maigre: ni leur impoſer d'autres conditions
„ ſemblables, ſans leſquelles, dût-on mourir
„ de miſere, on n'a nulle aſſiſtance à eſpérer
„ des dévots.

„ Encouragé par ces obſervations, loin
„ d'étaler moi-même à ſes yeux le zele af-
„ fecté d'un nouveau converti, je ne lui
„ cachois point trop mes manieres de penſer,
„ & ne l'en voyois pas plus ſcandaliſé. Quel-
„ quefois j'aurois pû me dire; il me paſſe
„ mon indifférence pour le culte que j'ai em-
„ braſſé, en faveur de celle qu'il me voit
„ auſſi pour le culte dans lequel je ſuis né;
„ il ſait que mon dédain n'eſt plus une affai-
„ re de parti. Mais que devois-je penſer,
„ quand je l'entendois quelquefois approuver
„ des dogmes contraires à ceux de l'Egliſe
„ Romaine, & paroître eſtimer médiocre-
„ ment toutes ſes cérémonies? Je l'aurois
„ cru proteſtant déguiſé, ſi je l'avois vû moins
„ fidele à ces mêmes uſages dont il ſembloit
„ faire aſſez peu de cas; mais ſachant qu'il
„ s'acquittoit ſans témoin de ſes devoirs de
„ Prêtre auſſi ponctuellement que ſous les
„ yeux du public, je ne ſavois plus que juger

„ de ces contradictions. Au défaut près, qui
„ jadis avoit attiré sa disgrace, & dont il
„ n'étoit pas trop bien corrigé, sa vie étoit
„ exemplaire, ses mœurs étoient irréprocha-
„ bles, ses discours honnêtes & judicieux.
„ En vivant avec lui dans la plus grande in-
„ timité, j'apprenois à le respecter chaque
„ jour davantage; & tant de bontés m'ayant
„ tout-à-fait gagné le cœur, j'attendois avec
„ une curieuse inquiétude le moment d'ap-
„ prendre sur quel principe il fondoit l'uni-
„ formité d'une vie aussi singuliere.

„ Ce moment ne vint pas si-tôt. Avant
„ de s'ouvrir à son disciple, il s'efforça de
„ faire germer les semences de raison & de
„ bonté qu'il jettoit dans son ame. Ce qu'il
„ y avoit en moi de plus difficile à détruire
„ étoit une orgueilleuse misantropie, une cer-
„ taine aigreur contre les riches & les heu-
„ reux du monde, comme s'ils l'eussent
„ été à mes dépens, & que leur prétendu
„ bonheur eût été usurpé sur le mien. La
„ folle vanité de la jeunesse qui regimbe con-
„ tre l'humiliation, ne me donnoit que trop
„ de penchant à cette humeur colere; & l'a-
„ mour-propre que mon Mentor tâchoit de
„ réveiller en moi, me portant à la fierté,
„ rendoit les hommes encore plus vils à mes
„ yeux, & ne faisoit qu'ajouter, pour eux,
„ le mépris à la haine.

„ Sans combattre directement cet orgueil,
„ il l'empêcha de se tourner en dureté d'a-
„ me, & sans m'ôter l'estime de moi-même,
„ il la rendit moins dédaigneuse pour mon
„ prochain. En écartant toujours la vaine ap-

„ parence & me montrant les maux réels „ qu'elle couvre, il m'apprenoit à déplorer „ les erreurs de mes semblables, à m'attendrir „ sur leurs miseres, & à les plaindre plus qu'à „ les envier. Emu de compassion sur les foi- „ blesses humaines, par le profond sentiment „ des siennes, il voyoit par-tout les hommes „ victimes de leurs propres vices & de ceux „ d'autrui; il voyoit les pauvres gémir sous le „ joug des riches, & les riches sous le joug „ des préjugés. Croyez-moi, disoit-il, nos „ illusions, loin de nous cacher nos maux, „ les augmentent, en donnant un prix à ce „ qui n'en a point & nous rendant sensibles à „ mille fausses privations que nous ne senti- „ rions pas sans elles. La paix de l'ame con- „ siste dans le mépris de tout ce qui peut la „ troubler; l'homme qui fait le plus de cas de „ la vie, est celui qui sait le moins en jouir, „ & celui qui aspire le plus avidement au bon- „ heur, est toujours le plus misérable.

„ Ah! quels tristes tableaux, m'écriois-je „ avec amertume! s'il faut se refuser à tout, „ que nous a donc servi de naître, & s'il faut „ mépriser le bonheur même, qui est-ce qui „ sait être heureux? C'est moi, répondit un „ jour le Prêtre, d'un ton dont je fus frappé. „ Heureux, vous! si peu fortuné, si pau- „ vre, exilé, persécuté; vous êtes heureux! „ Et qu'avez-vous fait pour l'être? Mon en- „ fant, reprit-il, je vous le dirai volontiers.

„ Là-dessus il me fit entendre qu'après avoir „ reçu mes confessions, il vouloit me faire „ les siennes. J'épancherai dans votre sein, „ me dit-il en m'embrassant, tous les senti-

„ mens de mon cœur. Vous me verrez, si „ non tel que je suis, au moins tel que je me „ vois moi-même. Quand vous aurez reçu „ mon entiere profession de foi, quand vous „ connoîtrez bien l'état de mon ame, vous „ saurez pourquoi je m'estime heureux, &, si „ vous pensez comme moi, ce que vous avez „ à faire pour l'être. Mais ces aveux ne sont „ pas l'affaire d'un moment; il faut du tems „ pour vous exposer tout ce que je pense sur „ le sort de l'homme, & sur le vrai prix de „ la vie; prenons une heure un lieu commo- „ des pour nous livrer paisiblement à cet en- „ tretien.

„ Je marquai de l'empressement à l'enten- „ dre. Le rendez-vous ne fut pas renvoyé „ plutard qu'au lendemain matin. On étoit „ en été; nous nous levâmes à la pointe du „ jour. Il me mena hors de la ville, sur une „ haute colline, au-dessous de laquelle passoit „ le Pô, dont on voyoit le cours à travers „ les fertiles rives qu'il baigne. Dans l'éloi- „ gnement, l'immense chaîne des Alpes cou- „ ronnoit le païsage. Les rayons du soleil „ levant rasoient déjà les plaines, & project- „ tant sur les champs par longues ombres les „ arbres, les côteaux, les maisons, enrichis- „ soient de mille accidens de lumiere, le plus „ beau tableau dont l'œil humain puisse être „ frappé. On eût dit que la Nature étaloit à „ nos yeux toute sa magnificence, pour en „ offrir le texte à nos entretiens. Ce fut-là, „ qu'après avoir quelque tems contemplé ces „ objets en silence, l'homme de paix me par- „ la ainsi.

PROFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne-foi; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela : si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penseriez-vous pas comme moi!

Je suis né pauvre & paysan, destiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parens, ni moi ne songions guere à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'apprisse, je dis ce qu'on vouloit que je disse, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je

ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés; cependant je sais par mon expérience qu'elle s'obstine à suivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos sens; vivez long-tems dans l'état heureux où sa voix est celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offense encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à résister, pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere & la plus sainte institution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux

reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit. Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me restoient ne suffisant plus pour faire ensemble un corps qui pût se soutenir par lui-même, je sentis peu-à-peu s'obscurcir dans mon esprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne savoir plus que penser, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces dispositions d'incertitude & de doute, que Descartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état est peu fait pour durer, il est inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la paresse de l'âme qui nous y laisse. Je n'avois point le cœur assez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, & livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît sa route, & qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Je me disois; j'aime la vérité,

je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle se derobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aye souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être & sur la régle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par systême & de bonne-foi? je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître, est un état trop violent pour l'esprit humain; il n'y résiste pas long-tems, il se décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejetté me faisoit rejetter tout le reste, & que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant

les uns des autres; & ce point, commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne; ils ne s'accordent que pour diſputer: les écouter n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la premiere cauſe de cette prodigieuſe diverſité de ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou compoſé; des miſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur li-

vre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendoit intérêt à elle? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préferât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus? L'eſſenciel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis; conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera

moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur sera la mienne, & je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions, qu'en me livrant à leurs mensonges.

Alors repassant dans mon esprit les diverses opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naissance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette premiere observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philosophes Anciens & Modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espece; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même tems si frappant, si lumineux, si simple, &, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre systême! Je

me disois; les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, & pour toute méthode une régle facile & simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens, je reprens, sur cette régle, l'examen des connoissances qui m'intéressent, résolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la sincérité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaison nécessaire avec ces premieres, & de laisser toutes les autres dans l'incertitude, sans les rejetter ni les admettre, & sans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui suis-je? Quel droit ai-je de juger les choses, & qu'est-ce qui détermine mes jugemens? S'ils sont entraînés, forcés par les impressions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne se feront point, ou se feront d'elles-mêmes, sans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards sur moi pour connoître l'instrument dont je veux me servir, & jusqu'à quel point je puis me fier à son usage.

J'existe, & j'ai des sens par lesquels je suis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frap-

pe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; &

trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir, comparer c'est juger : juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere sans faire le compte de mes doigts *. Ces idées

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes sensations: ceci demande explication. Quand les sensations sont différentes, l'être sensitif les distingue par leurs différences: quand elles sont semblables, il les distingue parce qu'il sent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une sensation simultanée, distingueroit-il deux objets égaux? Il faudroit nécessairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, sur-tout dans un systême où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont apperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis; mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une sensation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens.

Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, sur-tout s'ils ne sont pas paralleles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modele, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'o-

pération qui compare est fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réfléxion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réfléxion, ou comme on voudra; toujours est-il vrai qu'elle est en moi & non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion de l'impression que font sur moi les objets. Sans être maître de sentir ou de ne pas sentir, je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens.

Je ne suis donc pas simplement un être sensitif & passif, mais un être actif & intelligent, & quoiqu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. Je sais seulement que la vérité est dans les choses & non pas dans mon esprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité: ainsi ma régle de me livrer au senti-

ment plus qu'à la raifon, eft confirmée par la raifon même.

M'étant, pour ainfi dire, affûré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me confidere avec une forte de frémiffement, jetté, perdu dans ce vafte univers, & comme noyé dans l'immenfité des êtres, fans rien favoir de ce qu'ils font, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obferve, & le premier objet qui fe préfente à moi pour les comparer, c'eft moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les fens eft matiere, & je déduis toutes les propriétés effencielles de la matiere des qualités fenfibles qui me la font appercevoir, & qui en font inféparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos *, d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui font effenciels; mais le mouvement étant une action, eft l'effet d'une caufe dont le repos n'eft que l'abfence. Quand donc rien n'agit fur la matiere, elle ne fe meut point; & par cela même qu'elle eft indifférente au repos & au mouvement, fon état naturel eft d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux fortes de mouvement, favoir; mouvement communiqué, & mouvement fpontané ou volontaire. Dans le premier, la caufe motrice eft étrangere au corps

* Ce repos n'eft, fi l'on veut, que relatif; mais puifque nous obfervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eft le repos, & nous le concevons fi bien que nous fommes enclins même à prendre pour abfolu le repos qui n'eft que relatif. Or il n'eft pas vrai que le mouvement foit de l'effence de la matiere, fi elle peut être conçue en repos.

corps mû ; & dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané ; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point, non plus, la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité *.

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés ; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés ; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence ; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéïté dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la premiere cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matiere est d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge aussi-tôt, ou que c'est un corps animé, ou que ce mouve-

* Les Chimistes regardent le Flogistique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & stagnant dans les mixtes dont il fait partie, jusqu'à ce que des causes étrangeres le dégagent, le réunissent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

ment lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet univers visible est matiere; matiere éparse & morte *, qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé; puisqu'il est certain que nous qui sommes parties ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement, & dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des loix constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même; il y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports essenciels avec la matiere, de quoi serai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience & l'observation nous

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, sentant sans avoir des sens, me paroît inintelligible & contradictoire? Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le systême du monde & la marche de l'univers. Descartes avec des dez formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction; mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'univers en une masse immobile; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action & réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remontet à quelque volonté pour premiere cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis; je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible & sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon ame. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces misteres a paru plus expliquable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de natures si différentes s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir est obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, & il n'a rien qui répugne à la raison, ni à l'observation; en peut-on dire autant du matérialisme? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essenciel à la matiere, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il seroit incommunicable, il ne pourroit

augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essenciel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui est essenciel, ou s'il lui vient d'une cause étrangere, il n'est nécessaire à la matiere qu'autant que la cause motrice agit sur elle: nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, & il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement sans quelque direction; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matiere se meut-elle nécessairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible; selon la seconde,

il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible qué deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere, quelles seront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces différences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſitôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence: c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des

opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire ? Non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vû le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon ; mais je vois que chaque piece est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, & je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert, que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute espece, puis écoutons le sentiment intérieur ; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence, & que de sophismes ne faut-il point en-

taſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards; pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſé, par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'orga-

niſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet *.

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils

* Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vû un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchimique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

ſont tous réciproquement fins & moyens les uns rélativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abſtractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblêmatiques; quoiqu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pû produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pû produire des être intelligens, que ce qui ne penſe point a pû produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir: mais ce même monde eſt-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne

point mon ſentiment, je l'expoſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif où qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une intelligence unique ; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds : je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi; mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui-même, ſi-tôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en

tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espece; car par ma volonté & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admi-

rer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de systême à soutenir, moi, homme simple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espece; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réfléxion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, & je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté

par la Nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece, j'en considere les divers rangs, & les hommes qui les remplissent, que deviens-je? Quel spectacle! Où est l'ordre que j'avois observé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre! Le concert regne entre les élemens, & les hommes sont dans le cahos! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable! O! sagesse, où sont tes loix? ô! Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde? Etre bienfaisant qu'est devenu ton pouvoir? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, & de ces contradictions apparentes se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusques-là résulté de mes recherches? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramenoit bassement en lui-même, l'asservissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarioit par elles tout ce que lui inspiroit le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois:

non, l'homme n'est point un; je veux & je ne veux pas, je me sens à la fois esclave & libre; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal: je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je serai toujours de bonne-foi. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, sans doute, & il n'y a point de morale démontrée; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une substance.

Vous remarquerez que par ce mot de substance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abstraction faite de toutes modifications particulieres ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues, peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela; pour moi je n'ai besoin, quoiqu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent *, il aura beau

* Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au con-

m'embarrasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché: le sourd voit frémir la corde; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cause du frémissement de la corde est en elle-même; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi: montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde? Je ne puis, réplique le sourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'est expliquer un fait obscur, par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons

traire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres sensitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi individuel? sera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels sont ces individus? cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre,

sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produise la réfléxion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure, l'Univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même, & moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, & ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent & qui agit sur eux ; cette action réciproque n'est pas douteuse ; mais ma volonté est indépendante

en sorte que leurs deux *moi* se confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le mistere nous est inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la divisibilité. Concevez-vous la même chose du sentiment ? Les parties sensibles sont étendues, mais l'être sensitif est indivisible & un ; il ne se partage pas, il est tout entier ou nul : l'être sensitif n'est donc pas un corps. Je ne sais comment l'entendent nos matérialistes, mais il me semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la pensée, leur devroient faire aussi rejetter le sentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas aussi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus, & puisqu'ils sont sûrs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils sentent ?

de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement: car il eſt clair que ces deux cauſes n'en ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre

de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle ; c'est mon troisiéme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres, sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le systême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux ; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix.

Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance Divine elle-même? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre Nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi!

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-

ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir? La mort... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujous vivre? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirable: dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'eſt fait en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un

ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſenciel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien *. Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée

* Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance: il eſt bon parce qu'il eſt grand.

& de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *sois juste & tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant, à considerer l'état présent des choses: le méchant prospere, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La conscience s'éleve & murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant: ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu: la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O! soyons bons premierement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la Lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps; & si elle lui survit la providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce mon-

de, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte. Hélas! je le sens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature? Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quel raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre; qui sait si c'est assez pour durer

tou-

toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée ; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence ; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire ; & que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or, je ne saurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait ; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son

empire; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de cette vie & m'en faire eſpérer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie; ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même *.

Ne me demandez pas non plus ſi les tourmens des méchans ſeront éternels; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'intérêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pſ. 115.

des tourmens sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoins périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien; & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais misérable? voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore; si tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, si leurs maux doivent finir, & si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler? Que, délivré de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi; loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt ainſi que, contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins proportionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumière, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible; la ſuprême intelligence qui régit le monde n'eſt plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres, que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexpliquable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir; mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce

qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel, sans doute; mais mon esprit peut-il embrasser l'idée de l'éternité? pourquoi me payer de mots sans idée? Ce que je conçois, c'est qu'il est avant les choses, qu'il sera tant qu'elles subsisteront & qu'il seroit même au-delà, si tout devoir finit un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible; mais que l'être & le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction palpable, c'est une claire absurdité.

Dieu est intelligent; mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est, & tout ce qui peut être, toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, & tous les tems un seul moment. La puissance humaine agit par des moyens, la puissance Divine agit par elle-même: Dieu peut, parce qu'il veut, sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste: mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre; car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout. Dieu est juste; j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté; l'injustice des hommes est leur œuvre & non pas la sienne: le désordre moral qui dépose contre la Providence aux

yeux des Philosophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison: mais je les affirme sans les comprendre, & dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi; je le sens, je me le prouve; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi.

Enfin plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis: Être des êtres, je suis, parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi: c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainsi de l'impression des objets sensibles, & du sentiment intérieur qui me porte à juger des causes selon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître; il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles régles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces régles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur

écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire: tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal: le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons: en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut-il écouter? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps *;

* La Philosophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée *instinct*, qui paroît guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors

qui la suit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point est important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre,

terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser-là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit-là des taupes? je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante, & la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

& la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; &, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions heroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à

force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice: à l'instant un mouvement de colére & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-

ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant: ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus féroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tirannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle régne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au-milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du

monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; & c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus sages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien

dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus; cet accord évident & univerſel de toutes Nations, ils l'oſent rejetter; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſi-tôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les plus célebres? Quelques uſages incertains & bizarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, & d'accord ſur ce ſeul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchiſe & de vérité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bien-faiſant, généreux; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il

n'eft un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il eft même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce feroit une trop abominable philofophie que celle où l'on feroit embarraffé des actions vertueufes, où l'on ne pourroit fe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baffes & des motifs fans vertu, où l'on feroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Regulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainfi que celle de la raifon, s'éleveroient inceffamment contr'elles, & ne laifferoient jamais à un feul de leurs partifans l'excufe de l'être de bonne foi.

Mon deffein n'eft pas d'entrer ici dans des difcuffions métaphyfiques qui paffent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philofopher avec vous, mais vous aider à confulter votre cœur. Quand tous les Philofophes prouveroient que j'ai tort, fi vous fentez que j'ai raifon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diftinguer nos idées acquifes de nos fentimens naturels, car nous fentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous font auffi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la confcience ne font pas des jugemens, mais des fentimens; quoique toutes nos idées

nous viennent du dehors, les ſentimens qui les apprécient ſont au-dedans de nous, & c'eſt par eux ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſervation en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece; car à ne conſidérer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au-lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoiſſance innée; mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer: c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même; &

quand cela seroit impossible, encore ne seroit-il pas nécessaire: car puisque ceux qui nient ce principe admis & reconnu partout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi-bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premières lueurs du jugement nous éblouissent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux se rouvrent, se raffermissent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumières de la raison, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, soyons plus simples & moins vains; bornons-nous aux premiers sentimens que nous trouvons en nous-mêmes; puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conscience! conscience! instinct divin; immortelle & céleste voix; guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans régle, & d'une raison sans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie; nous pouvons être hommes sans être savans; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale,

nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se taît devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentois en moi! Combien de fois la tristesse & l'ennui, versant leur poison sur mes premières méditations, me les rendirent insupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languissant & tiéde à l'amour de la vérité. Je me disois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas? Le bien moral n'est qu'une chimère; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. O quand on a une fois perdu le goût des plaisirs de l'ame, qu'il est difficile de le reprendre! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait

en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même, & bien aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître; & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entière un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour la rappeller sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser, semblable au prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Combattu sans cesse par mes sentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raison qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumières n'eussent éclairé mon cœur; si la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite & ne m'eût mis d'ac-

cord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire & suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots; car je dis aussi moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment & intelligence. La différence est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon & se tient à la circonférence. Alors il est ordonné, par rapport au centre commun, qui est Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si-près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le

fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un systême où tout est bien ? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagère & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais quelle est vûe, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Etre juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager ; les besoins de mon corps, les misères de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaînée à ce corps qui l'asservit & la gêne ? Je n'en sais rien ; suis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis, si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & suivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il seroit heureux, il est vrai ; mais il manqueroit à son bonheur le degré le plus sublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de soi ; il ne seroit que comme les Anges, & sans doute l'homme vertueux sera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puissans qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'ame à rapporter

tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle est pourtant capable de voir & d'aimer; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite & la récompense, & qu'elle se prépare un bonheur inaltérable, en combattant ses passions terrestres & se maintenant dans sa première volonté.

Que si même, dans l'état d'abbaissement où nous sommes durant cette vie, tous nos premiers penchans sont légitimes, si tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être subjugués par eux? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choses, les maux que nous nous faisons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il sera toujours bon sans peine, & toujours heureux sans remords! Les coupables qui se disent forcés au crime, sont aussi menteurs que méchans; comment ne voyent-ils point que la foiblesse dont ils se plaignent, est leur propre ouvrage; que leur première dépravation vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cédent enfin malgré eux & les rendent irrésistibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous resterions aisément maîtres de nous & de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque nos habitudes ne sont point encore acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous

voulions sincèrement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pû tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus ; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté,

directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincère, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demis: mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire, pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse intimément persuadé. L'examen qui me reste à faire est bien différent; je n'y vois qu'embarras, mistère, obscurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je

vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi *. Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle: il est bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette nécessité? De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre

* Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir ils les aviliſſent; qu'aux miſtères inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions abſurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au-lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſères du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu vouloit être ſervi; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il falloit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il fallût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur; & celui-là, quand il eſt ſincère, eſt toujours uniforme; c'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à la

forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité: ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulières; & non content de faire Dieu semblable à l'homme; pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumières surnaturelles; je voulois un culte exclusif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considérois cette diversité de sectes qui regnent sur la

terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge & d'erreur; je demandois, *quelle est la bonne?* Chacun me répondoit, c'est la mienne *; chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne!* Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans

* *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient*, (*& tous usent de ce jargon*,) *que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoiqu'on die, tenues par mains & moyens humains; tesmoin premierement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu donne la Religion: l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient: nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

tel ou dans tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tirans.

Cherchons-nous donc sincerement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des peres & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison: autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes: car nul homme n'étant d'une autre espece que moi,

tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi-bien que moi: quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison-même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge? Dieu lui-même a parlé; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends: ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vû ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon coeur?

Considerez, mon ami, dans quelle horri-

ble discussion me voilà engagé ; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde ; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les piéces authentiques des piéces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumières ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leur plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs ; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle ; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas ; pour

dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle espece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter, comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les régles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, & dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par oüi-dire? Par tous les pays du monde si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples disent avoir vûs, chaque secte seroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels; & le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux l'Etre suprême; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne saurois plus qu'en penser; & pour moi, je crois trop en Dieu

pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du très-Haut ; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux imposteurs ; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ; & c'est-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant, & puisque les magiciens de Pharaon osoient, en présence même de Moïse, faire les mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le mira-

cle par la doctrine *, de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialéle?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité; non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit; mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de

* Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, & entre autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il est dit que, si un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une seule chose: Revenir au raisonnement, & laisser-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est-là du bon sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme! Mais Jesus-Christ a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux simples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit; s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine, & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien: mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, & ce n'est pas sa doctrine que vous m'annoncez.

frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne: c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire: celui qui charge de mistères, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténébres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage; me dire de

ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon auteur. Le miniſtre de la vérité ne tiranniſe point ma raiſon; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & ſans elle je ne ſaurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraiſonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux priſes, & cherchons ce qu'ils pourront ſe dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inſpiré.

„ La raiſon vous apprend que le tout eſt „ plus grand que ſa partie; mais moi, je vous „ apprends de la part de Dieu, que c'eſt la „ partie qui eſt plus grande que le tout.

Le Raiſonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oſer dire que „ Dieu ſe contredit; & à qui croirai-je par „ préférence, de lui qui m'apprend par la rai- „ ſon les vérités éternelles, ou de vous qui „ m'annoncez de ſa part une abſurdité?

L'Inſpiré.

„ A moi; car mon inſtruction eſt plus po- „ ſitive, & je vais vous prouver invinciblement „ que c'eſt lui qui m'envoye.

Le Raiſonneur.

„ Comment! vous me prouverez que c'eſt „ Dieu qui vous envoye dépoſer contre lui?

„ Et de quel genre feront vos preuves pour
„ me convaincre qu'il eſt plus certain que
„ Dieu me parle par votre bouche, que par
„ l'entendement qu'il m'a donné?

L'Inſpiré.

„ L'entendement qu'il vous a donné! Hom-
„ me petit & vain! comme ſi vous étiez le
„ premier impie qui s'égare dans ſa raiſon cor-
„ rompue par le péché!

Le Raiſonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne ſeriez pas, non
„ plus, le premier fourbe qui donne ſon ar-
„ rogance pour preuve de ſa miſſion.

L'Inſpiré.

„ Quoi! les Philoſophes diſent auſſi des in-
„ jures!

Le Raiſonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints leur en
„ donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

„ Oh! moi j'ai le droit d'en dire: je par-
„ le de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

„ Il feroit bon de montrer vos titres avant
„ d'uſer de vos priviléges.

L'Inspiré.

„ Mes titres sont authentiques. La terre &
„ les cieux déposeront pour moi. Suivez bien
„ mes raisonnemens, je vous prie.

Le Raisonneur.

„ Vos raisonnemens ! vous n'y pensez pas.
„ M'apprendre que ma raison me trompe,
„ n'est-ce pas réfuter ce qu'elle m'aura dit
„ pour vous ? Quiconque veut récuser la rai-
„ son, doit convaincre sans se servir d'el-
„ le. Car, supposons qu'en raisonnant vous
„ m'ayez convaincu ; comment saurai-je si ce
„ n'est point ma raison corrompue par le pé-
„ ché qui me fait acquiescer à ce que vous
„ me dites ? D'ailleurs, quelle preuve, quelle
„ démonstration pourrez-vous jamais em-
„ ployer, plus évidente que l'axiome qu'el-
„ le doit détruire ? Il est tout aussi croya-
„ ble qu'un bon syllogisme est un mensonge,
„ qu'il l'est, que la partie est plus grande
„ que le tout.

L'Inspiré.

„ Quelle différence ! mes preuves sont sans
„ réplique ; elles sont d'un ordre surnaturel.

Le Raisonneur.

„ Surnaturel ! Que signifie ce Mot ? Je ne
„ l'entends pas.

L'Inspiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la Na-

„ ture, des prophéties, des miracles, des
„ prodiges de toute espece.

Le Raisonneur.

„ Des prodiges, des miracles! je n'ai ja-
„ mais rien vû de tout cela.

L'Inspiré.

„ D'autres l'ont vû pour vous. Des nuées
„ de témoins.... le témoignage des peu-
„ ples.....

Le Raisonneur.

„ Le témoignage des peuples est-il d'un or-
„ dre surnaturel?

L'Inspiré.

„ Non; mais quand il est unanime, il est
„ incontestable.

Le Raisonneur.

„ Il n'y a rien de plus incontestable que les
„ principes de la raison, & l'on ne peut auto-
„ riser une absurdité sur le témoignage des
„ hommes. Encore une fois, voyons des preu-
„ ves surnaturelles, car l'attestation du genre
„ humain n'en est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci! la grace ne vous parle
„ point.

Le Raisonneur.

„ Ce n'est pas ma faute ; car selon vous,
„ il faut avoir déjà reçu la grace pour savoir
„ la demander. Commencez donc à me par-
„ ler au-lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah ! c'est ce que je fais, & vous ne
„ m'écoutez pas : mais que dites-vous des
„ prophéties ?

Le Raisonneur.

„ Je dis premièrement que je n'ai pas plus
„ entendu de prophéties, que je n'ai vû de
„ miracles. Je dis de plus, qu'aucune pro-
„ phétie ne sauroit faire autorité pour moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon ! & pourquoi les
„ prophéties ne font-elles pas autorité pour
„ vous ?

Le Raisonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fissent, il fau-
„ droit trois choses dont le concours est im-
„ possible ; savoir, que j'eusse été témoin de
„ la prophétie, que je fusse témoin de l'évé-
„ nement, & qu'il me fût démontré que cet
„ événement n'a pû quadrer fortuitement avec
„ la prophétie : car, fût-elle plus précise, plus
„ claire, plus lumineuse qu'un axiome de géo-
„ métrie ; puisque la clarté d'une prédiction

„ faite au hazard n'en rend pas l'accompliſſe-
„ ment impoſſible, cet accompliſſement, quand
„ il a lieu, ne prouve rien à la rigueur pour
„ celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi ſe réduiſent vos pré-
„ tendues preuves ſurnaturelles, vos miracles,
„ vos prophéties. A croire tout cela ſur la
„ foi d'autrui, & à ſoumettre à l'autorité des
„ hommes l'autorité de Dieu parlant à ma rai-
„ ſon. Si les vérités éternelles que mon eſprit
„ conçoit, pouvoient ſouffrir quelque attein-
„ te, il n'y auroit plus pour moi nulle eſpe-
„ ce de certitude, & loin d'être ſûr que vous
„ me parlez de la part de Dieu, je ne ſerois
„ pas même aſſuré qu'il exiſte.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre *; il faut comparer les objections aux preuves; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres,

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, ſoutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties : car, diſoient-ils, ou le premier a prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon, pour choiſir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

& ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne-foi? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans ſon parti; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi Catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vû que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble guere

aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne lisent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous méprisent; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premièrement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre; celle qui en admet trois est la plus moderne, & paroît la plus conséquente; celle qui en ad-

met deux & rejette la troisiéme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle; l'inconséquence saute aux yeux.

Dans les trois révélations, les livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle reponse! Qui m'assurera que ces livres sont fidellement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe est pleine de livres, les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vû. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est

dispensé de les savoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allégue contr'eux? Si quelques-uns en ont vû quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires! Mais comment faire? Si quelqu'un osoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire*. Cette police est commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont guere plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion; la tirannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils savent combien peu

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizieme siécle, les Théologiens Catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

l'injustice & la cruauté coûtent à la charité Chrétienne: qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte; vous ferez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux? En Sorbone, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jésus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jésus-Christ des Juifs qui n'y croyent pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, &

combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïse, de Jésus-Christ, ni de Mahomet? On le nie; on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intrigans rusés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres esclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Missionnaire ne puisse leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses?

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est sûrement mort quelqu'un qui n'a pû l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jésus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul

ſeul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Miniſtres de l'Evangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne ſais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce miſtere ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver ſi loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit ? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphere un peuple Hébreu & une ville de Jéruſalem ? Autant vaudroit m'obliger de ſavoir ce qui ſe fait dans la Lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien ſû ? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bien-faiſant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place : voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci ; que j'aille

ſavoir pourquoi les habitans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déïcide de leurs prédéceſſeurs? Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi-bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut ſe dépêcher

de l'inſtruire & de le baptiſer. Or je ſoutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'ayent autant & plus de force que contre le Chriſtianiſme. D'où il ſuit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme ſoit obligé de la ſuivre ſous peine de damnation, il faut paſſer ſa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles ſont établies: nul n'eſt exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de ſe fier au jugement d'autrui. L'artiſan qui ne vit que de ſon travail, le laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous, ſans exception doivent étudier, méditer, diſputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable; la terre entiere ne ſera couverte que de pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors adieu les métiers, les arts, les ſciences humaines, & toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion: à grand'-peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes? A l'inſtant vous lui rendez tout, & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans

un examen profond & impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien? Je défie tous les intolérans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet ange! Non contens de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans son sens, & croire avoir raison exclusivement au reste du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été sinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles seroient toujours sans succès, & que je m'abîmois dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, & j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une

langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une isle déserte, quand je n'aurois point vû d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde ; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître ; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette ; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomtion de me croire infaillible : d'autres hommes ont pû décider ce qui me semble indécis ; je raisonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le

mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce-là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il in-

* De Rep. Dial. 2.

venta, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevé & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple *? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus heroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure; Jesus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.

* Voyez dans le discours sur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moïse à la sienne. *Matth. c. 5. vs. 21. & seq.*

Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſenciels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalutaires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou

dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préferable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement : le culte eſſenciel eſt celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célébre avec plus de vénération : je me pénétre de la majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Egliſe & la grandeur du ſacrement ; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la puiſſance infinie ? Je prononce avec reſpect les mots ſacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dé-

pend de moi. Quoiqu'il en soit de ce mistere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire: mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance, que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés*. Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne suis. Quoiqu'il arrive, je ne blasphêmerai point contre la justice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Esprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être

* Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puerile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'efpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de fi beau que d'être Curé. Un bon Curé eft un Miniftre de bonté, comme un bon Magiftrat eft un Miniftre de juftice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eft toujours à fa place quand il le follicite, & fouvent il l'obtient quand il fait fe faire refpecter. O fi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deffervir, je ferois heureux ; car il me femble que je ferois le bonheur de mes paroiffiens ! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté ; j'en ôterois la flétriffure & le mépris plus infupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaffent fouvent la mifere & la font toujours fupporter. Quand ils verroient que je ne ferois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à fe confoler de leur fort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inftructions je m'attacherois moins à l'efprit de l'Eglife, qu'à l'efprit de l'Evangile, où le dogme eft fimple & la morale fublime, où l'on voit peu de pratiques religieufes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enfeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viffent bien que tout ce que je leur dis, je le penfe. Si j'avois des Proteftans dans mon voifinage ou dans ma paroiffe ; je ne les diftinguerois point de mes vrais paroiffiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne ; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à fe regarder comme

freres, à respecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense qu e solliciter quelqu'un de quitter celle où il est né, c'est le solliciter de mal faire, & par conséquent faire mal soi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays respectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles prescrivent, ne portons point les Citoyens à la désobéissance; car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre & qui les inquiettent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches; les consciences agitées, incertaines, presque éteintes, & dans l'état où j'ai vû la vôtre, ont besoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme & son caractere, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus

tard la substance est durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & décisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution est sage, & me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejettez le reste. Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conférer entre nous; mais si-tôt qu'on dispute, on s'échauffe; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne-foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais; car on n'éclaire par la dispute ni soi, ni les autres. Pour moi ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contem-

plation devenant une paſſion oiſeuſe, ne m'attiédît ſur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhoniſme, ſans retrouver la force d'en ſortir. Plus de la moitié de ma vie eſt écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reſte, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'eſt malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur ſait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuiſſance de m'en tirer par mes propres lumieres, le ſeul moyen qui me reſte pour en ſortir eſt une bonne vie; & ſi des pierres mêmes Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'eſpérer d'être éclairé lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincérité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte, je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la

réparer. Vous êtes encore dans l'âge ou tout se pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparoîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincerement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes ; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment essenciels que ceux-là ; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sément dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls

ſont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes: je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité *.

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de ſophiſmes, que ce ſeroit une entrepriſe immenſe & téméraire de vouloir les relever tous; c'eſt déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuples, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion, comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la queſtion.

Baile a très-bien prouvé que le Fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſubli-

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil; sachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrémités; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes; osez prê-

mes vertus; au-lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société, car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéïsme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; de quelque maniere que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme: c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquen-

cher l'humanité aux intolérans. Vous serez seul de votre parti, peut-être; mais vous por-

ces. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en decoulent nécessairement; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une; cela est vrai: la plus part n'en ont guere & ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'ensuit-il, si-non qu'un sot le lui avoit confié? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!...... Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatisme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle

terez en vous-même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils vous

point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de miseres ne prevenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont par principe de religion hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

„ Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après „ l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous „ les corps iront passer un pont appellé *Poul-Serrho*, „ qui est jetté sur le feu éternel, pont qu'on peut „ appeller, disent-ils, le troisiéme & dernier examen & „ le vrai jugement final, parce que c'est-là où se fera la „ séparation des bons d'avec les méchans. . . . . &c.

„ Les Persans, (poursuit Chardin,) sont fort infatués „ de ce pont, & lorsque quelqu'un souffre une injure „ dont, par aucune voye, ni dans aucun tems, il ne „ peut avoir raison, sa derniere consolation est de dire: „ *Eh bien, par le Dieu vivant, tu me le payeras au double* „ *au dernier jour; tu ne passeras point le Poul-Serrho, que tu* „ *ne me satisfasses auparavant: je m'attacherai au bord de* „ *ta veste & me jetterai à tes jambes.* J'ai vû beaucoup de „ gens éminens, & de toutes sortes de professions, qui, „ appréhendant qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux au „ passage de ce pont redoutable, sollicitoient ceux qui „ se plaignoient d'eux de leur pardonner: cela m'est „ arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité „ qui m'avoient fait faire, par importunité, des dé- „ marches autrement que je n'eusse voulu, m'abor- „ doient au bout de quelque tems, qu'ils pensoient „ que le chagrin en étoit passé, & me disoient: *je te* „ *prie, halal becon antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi cet-* „ *te affaire licite ou juste.* Quelques uns même m'ont „ fait des présens & rendu des services, afin que je „ leur pardonnasse en déclarant que je le faisois de „ bon cœur; de quoi la cause n'est autre que cette „ créance qu'on ne passera point le pont de l'Enfer „ qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on a „ oppressés. *T. 7. in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'ini-

aiment ou vous haïssent, qu'ils lisent ou méprisent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien; ce qui importe à l'homme est de remplir ses devoirs sur la terre, & c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

J'AI transcrit cet écrit, non comme une régle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raisonner avec son éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né; les seules lumieres de la raison ne peuvent dans l'institution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

quités n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tirans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible; elle ne seroit donc pas la verité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre-m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

Nous travaillons de concert avec la Nature; & tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoique l'art humain puisse faire, le tempérament précède toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante; nous l'avons réglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels modéroient l'impression des objets sensibles. En remontant au principe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus-là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre éleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien, loin des regards des hommes & sans y être forcé par les loix, à être juste entre Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non-seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de soi; mais pour l'amour de l'auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Etre

suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philosophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz: ce rêveur poursuit toujours sa chimere; en nous donnant un éleve de sa façon, il ne le forme pas seulement; il le crée, il le tire de son cerveau, & croyant toujours suivre la Nature, il s'en écarte à chaque instant. Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si diffé-

remment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la régle à laquelle on les a soumis enfans; cette régle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tirannie des maîtres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece joug *; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés: observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps; mais*

* Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

à peine ont-ils atteints l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux sérieux ou de hazard *. Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans & des jeunes sauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au-lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a dans ses travaux & dans ses jeux appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis ; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendu triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs ? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût ; la contrainte les en a rebutés : le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux ? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon éleve ; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choses nouvelles ; c'est précisément parce qu'el-

* Avantures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. p. 70.

les ennuyent les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non ; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélerer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre éleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme ; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi ! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire ? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts ? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe ? Vos droits ! Qui vous dit d'y renoncer ? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe ; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues ; il falloit le contraindre ou le trom-

per pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La premiere de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-tems écouté; mais si-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le ministre de la Nature, vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre; d'être son tiran, ou son complaisant: & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile; je dirai ci-après mes

raiſons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient pour eux avant le tems ; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on peut au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens ; cela eſt ſi vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé ; & les Auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiécles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins ſcrupuleux & vrai que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir ſervi longtems dans les guerres d'Italie ; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaité conſervoit le pere à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire

tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse; croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable; il ne tardera guere à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'arrêtois par son ignorance; c'est maintenant par ses lumières qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus

haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux miſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce

n'eſt pas tout; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'éleve en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers? Toujours par la tirannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon éleve qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere ſimplicité; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice;

les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réservé; que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte: déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hazard, & que tout est fait. Oh! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre: la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être

pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflâmés aliénent l'entendement & tirannisent la volonté, c'est le tems d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plûpart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: si je l'éveille en sursaut il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens; c'est en traçant un autre cours aux ef-

prits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'est en exerçant son corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose; quand le corps est bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera-t-il aux images qui le poursuivent? Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne trouve l'art de le détacher de tout, si je ne le distrais de lui-même; autant valoit le laisser où il étoit.

Emile fait un métier, mais ce métier n'est pas ici notre ressource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous suffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il est comme ne faisant rien; il pense à toute autre chose, la tête & les bras agissent séparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, & à laquelle il soit tout entier. Or la seule qui me paroît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réussir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. In-

failliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi-bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises: où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Driades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bien-tôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bientôt oublié. La variété des desirs vient de celles des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-tems les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute

la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, ensorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siécles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt; au-lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame,

parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain ; c'est par devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de mambré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste apparcil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes *, qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la

* Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, mal-

majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que

gré la chute de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tirannique Gouvernement.

s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il pût. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante & moins elle effrayera: ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes! Des vétemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il déliberât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient: les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de

ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables: je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répéte, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout-d'un-coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination; je choiſirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire: j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours; je le prendrai pour juge entre Emile & moi; je marquerai la place où nous ſommes, les re-

chers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent; ma raison sera grave & sententieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même: il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! au lieu de lui rétrecir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des essais j'y renonce; convaincu que la langue Françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des premieres instructions sur certains sujets.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des langues; je la crois, moi, la plus obscene: car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la Françoise. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscenes que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaste à son oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur

la véritable pureté du discours & sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre aussi celui de la décence, & il faut bien qu'il sache pourquoi ces deux langages sont si différens. Quoiqu'il en soit, je soutiens qu'au-lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeunesse, & dont elle se moque à l'âge où ils seroient de saison; si l'on attend, si l'on prépare le moment de se faire entendre; qu'alors on lui expose les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la sanction de ces mêmes loix dans les maux physiques & moraux qu'attire leur infraction sur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable mistere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement exclusif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent son charme en remplissant son objet; qu'en lui peignant le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable & le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédictions quiconque ose en souiller la pureté; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui

s'y livre à sa perte; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté desirable & chere, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver: car tant qu'on la conserve, on la respecte; on ne la méprise qu'après l'avoir perdue.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, & qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber. Aurelius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'yvresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister: bien-tôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile*. Oh! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauvegarde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné: O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les

ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute;) gardez-vous de le prendre trop vite au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place; & ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vû prendre.

Vous lui direz donc: jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles: il faudroit les connoître pour être en droit de les former; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée; Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra forcé de vous déchirer le cœur! Tel qu'Ulisse, ému du chant des Sirenes,

crioit à ses conducteurs de le déchaîner; séduit par l'attrait des plaisirs vous voudrez briser les liens qui vous gênent; vous m'importunerez de vos plaintes; vous me reprocherez ma tirannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous; en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces; prenez du tems, donnez m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'at-

tendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre ; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître ; j'entrerai dans ſes vûes pour les diriger ; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en

ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tirannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcène dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute; quand

eſt-

est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque apprend cet usage trop jeune, le suit toute sa vie, sans choix, sans réflexion, & quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, & par conséquent avec plus de justesse & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au-lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute régle, est embarrassé si-tôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles ayent peine alors à prendre ces manieres qui leur sont si

nouvelles, & accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque à passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque sorte d'instruction a son tems propre qu'il faut connoître, & ses dangers qu'il faut éviter. C'est sur-tout pour celle-ci qu'ils se réunissent, mais je n'y expose pas non plus mon éleve sans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vûes, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me suggere ici. Si je veux être austere & sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance, & bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde? Je ne fais qu'autoriser son désordre, & soulager sa conscience aux dépens de la mien-

ne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire; il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amolit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, disje au jeune homme, a beſoin d'une compagne: allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être; le vrai mérite eſt toujours rare; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter; ſi je ſaurai lui rendre agréables & chères les qualités qu'il doit aimer; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient

le tenter; il suffit qu'il trouve par-tout des comparaisons qui lui fassent préférer sa chimère aux objets réels qui le frapperont, & qu'est-ce que le véritable amour lui-même, si ce n'est chimère, mensonge, illusion? On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modéle de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer: je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtresse: *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails,

si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait mistere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera tems. S'il en est une fois-là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque ; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modéle que j'aurai su lui rendre aimable ; ce modéle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposé, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher sur-tout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie est si modeste ! De quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! Comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la Jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les Colléges, & des filles

qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des Colléges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans remede. Je ne parle que de l'éducation domestique. Prenez un jeune homme élevé sagement dans la maison de son pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez pensant bien sur les choses honnêtes, & ayant la volonté même aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de-là, considerez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de tems! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait

le même progrès dans la maiſon paternelle; & ſûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes ? Des premiers plaiſirs des ſens ! Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours miſtérieuſes ; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui,

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces différences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit : on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes

qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. „ Je m'exerce à cela, „ disoit-il, comme à prendre du tabac mal- „ gré ma répugnance; le goût viendra par „ l'habitude; il ne faut pas toujours être en- „ fant.

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde; il céde plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'Amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes! s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la Jeunesse. Une fille à marier peut être coquette: mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inséparables des premiers desirs; ils ne passeront point tout-d'un-coup aux dernie-

res familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés sans obstacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ses camarades, qu'il ait appris d'eux à se moquer de sa retenue, à devenir insolent à leur imitation. Mais quel homme au monde est moins imitateur qu'Emile? Quel homme se mene moins par le ton plaisant, que celui qui n'a point de préjugés & ne sait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'est à ses yeux que la raison des sots, & rien ne rend plus insensible à la raillerie, que d'être au-dessus de l'opinion. Au-lieu de plaisanteries, il lui faut des raisons, & tant qu'il en sera-là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conscience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans est aussi quelque chose: on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & sensible, la voix d'un ami fidele & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours simple mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai: „ vous „ voyez que votre seul intérêt, qui est le „ mien, dicte mes discours, je n'en peux avoir „ aucun autre; mais pourquoi ces jeunes gens „ veulent-ils vous persuader? C'est qu'ils veu-

„ lent vous séduire : ils ne vous aiment point,
„ ils ne prennent aucun intérêt à vous ; ils
„ ont pour tout motif, un dépit secret de voir
„ que vous valez mieux qu'eux ; ils veulent
„ vous rabaisser à leur petite mesure, & ne vous
„ reprochent de vous laisser gouverner, qu'a-
„ fin de vous gouverner eux-mêmes. Pou-
„ vez-vous croire qu'il y eût à gagner pour
„ vous dans ce changement ? leur sagesse est-
„ elle donc si supérieure, & leur attachement
„ d'un jour est-il plus fort que le mien ? pour
„ donner quelque poids à leur raillerie, il fau-
„ droit en pouvoir donner à leur autorité, &
„ quelle expérience ont-ils pour élever leurs
„ maximes au-dessus des nôtres ? ils n'ont fait
„ qu'imiter d'autres étourdis, comme ils veu-
„ lent être imités à leur tour. Pour se met-
„ tre au-dessus des prétendus préjugés de leurs
„ peres, ils s'asservissent à ceux de leurs ca-
„ marades ; je ne vois point ce qu'ils gagnent
„ à cela, mais je vois qu'ils y perdent sûre-
„ ment deux grands avantages ; celui de l'af-
„ fection paternelle, dont les conseils sont ten-
„ dres & sinceres, & celui de l'expérience qui fait
„ juger de ce qu'on connoît ; car les peres ont
„ été enfans, & les enfans n'ont pas été peres.

„ Mais les croyez-vous sinceres au moins
„ dans leurs folles maximes ? Pas même ce-
„ la, cher Emile ; ils se trompent pour
„ vous tromper, ils ne sont point d'accord
„ avec eux-mêmes. Leur cœur les dément
„ sans cesse, & souvent leur bouche les con-
„ tredit. Tel d'entr'eux tourne en dérision
„ tout ce qui est honnête, qui seroit au dé-
„ sespoir que sa femme pensât comme lui.

„ Tel autre pouſſera cette indifférence de
„ mœurs, juſqu'à celles de la femme qu'il n'a
„ point encore, ou pour comble d'infamie,
„ à celles de la femme qu'il a déjà; mais al-
„ lez plus loin, parlez-lui de ſa mere, &
„ voyez s'il paſſera volontiers pour être un
„ enfant d'adúltere & le fils d'une femme de
„ mauvaiſe vie, pour prendre à faux le nom
„ d'une famille, pour en voler le patrimoine
„ à l'héritier naturel; enfin s'il ſe laiſſera pa-
„ tiemment traiter de bâtard! Qui d'entr'eux
„ voudra qu'on rende à ſa fille le déshonneur
„ dont il couvre celle d'autrui? il n'y en a
„ pas un qui n'attentât même à votre vie, ſi
„ vous adoptiez avec lui, dans la pratique,
„ tous les principes qu'il s'efforce de vous
„ donner. C'eſt ainſi qu'ils décélent enfin
„ leur inconſéquence, & qu'on ſent qu'au-
„ cun d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des
„ raiſons, cher Emile, peſez les leurs, s'ils
„ en ont, & comparez. Si je voulois uſer
„ comme eux de mépris & de raillerie, vous
„ les verriez prêter le flanc au ridicule, au-
„ tant, peut-être, & plus que moi. Mais je
„ n'ai pas peur d'un examen ſérieux. Le
„ triomphe des moqueurs eſt de courte durée;
„ la vérité demeure, & leur rire inſenſé s'é-
„ vanouit.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous penſons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pû l'être à dix; car quel priſe avois-je ſur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de ſoins pour me ménager cette priſe. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être éle-

vé ; il l'eſt maintenant aſſez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il ſait obéir à la raiſon. Je lui laiſſe, il eſt vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux aſſujetti, car il l'eſt parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pû me rendre maître de ſa volonté, je le ſuis demeuré de ſa perſonne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiſſe quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embraſſe, & je lui dis d'un air aſſuré : Emile, je te confie à mon ami, je te livre à ſon cœur honnête ; c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections ſaines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue ; il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout-d'un-coup, on n'apprend pas tout-d'un-coup à diſſimuler ; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peu-

vent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le seul qu'on ne peut écarter, c'est lui-même: cet ennemi, pourtant, n'est dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'est par la seule imagination que s'éveillent les sens.. Leur besoin proprement n'est point un besoin physique; il n'est pas vrai que ce soit un vrai besoin. Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais, peut-être, ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, & nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts & sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes certaines situations & certains spectacles excitent dans le sang de la Jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite; la peuplent, malgré nous, d'images plus sé-

duisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez, tout au moins, dans sa chambre. Défiez-vous de l'instinct si-tôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le regler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore..... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tiran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y man-

que guere qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs régles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre; en tout état de cause il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon éleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son éleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale,

& de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos foiblesses à votre éleve, si vous voulez le guérir des siennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à se vaincre à votre exemple, & qu'il ne dise pas comme les autres: Ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dan-

gereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siécle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables: c'est la négligence en ce point qui perd toute la Jeunesse; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leur corps usés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne savent rien sentir de grand & de noble; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses, & bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélerats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la Jeunesse; s'il s'en trouvoit un seul qui sût être tempérant & sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraseroit tous ces insectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être: mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, &

pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans son cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux.

Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant; il n'est pas, non plus, complaisant & flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie guere qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles: autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'interêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup, parlent peu: il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire: il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il se taît.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers; non, pour paroître instruit des usages, ni pour af-

fecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres; il n'est pas pour cela timide & craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vû: car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiette guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant; ses manières sont libres & non dédaigneuses: l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vû d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien: cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étran-

ger. *Vous Anglois?* réplique le danſeur; *vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine*. Non, Monſieur; ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'eſclave titré d'un Electeur.*

Je ne ſais, ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'eſt pas courtiſan; je n'ai jamais ouï dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine: un homme timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément ce M. Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fuſſent pas membres de la Cité, & qui n'euſſent pas, comme tels part à l'autorité ſouveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'uſurper ce reſpectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloiſes, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtiſes contre la nouvelle Héloïſe, a orné ſa ſignature du titre de *Citoyen de Paimbœuf*, & a cru me faire une excellente plaiſanterie.

ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouïr & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vûe l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens: il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui

demandoit lequel il préféroit de son siécle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mistere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine quand on en a; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous

aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au-lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au-lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs *.

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi;

* Considérations sur les mœurs de ce siécle, par M. Duclos, p. 65.

per-

personne ne vantera ſon eſprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'eſprit; le ſien ſera net & borné, il aura le ſens droit, & le jugement ſain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne ſauroit ſe piquer d'eſprit. Je lui ai fait ſentir que toutes les idées ſalutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles ſont de tous tems les ſeuls vrais liens de la ſociété, & qu'il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes & funeſtes au genre humain. Cette maniere de ſe faire admirer ne le touche guere: il ſait où il doit trouver le bonheur de ſa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La ſphere de ſes connoiſſances ne s'étend pas plus loin que ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marquée; n'étant point tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe: on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le deſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifférent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immédiatement à ſa perſonne, ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus adroit; mais

il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne

s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous ; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût ; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation * : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des régles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en

* Cela est prouvé dans un essai sur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premierement il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons: ſecondement il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté; car dans celles d'affaires on a pour régle, non le plaiſir, mais l'intérêt: en troiſième lieu il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tirannie de l'opinion ſoit modérée, & où régne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus

nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres & à en faire à toute

force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés: les galans qui les conſultent ſur leur parure ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſidérations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matière qui ne lui eſt rien moins qu'indifférente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé; & à qui doit-elle être indifférente? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les ſervir; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas: cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient: cette ſubtilité

rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumières s'étendent; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vûe aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme

eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le rameneiai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les régles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poësie, dans toute espece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'Histoire, abondans en choses, & sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nô-

tres sont couverts d'éloges ; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne ; car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au-lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale ;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour,
& maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xenophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout ; mais considérez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopiles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes
morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'eſt pas l'académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Je ſuis trompé ſi mon éleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces différences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Demoſthène, il dira: c'eſt un Orateur; mais en liſant Ciceron, il dira: c'eſt un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les premiers, les anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoiqu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on employe à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumiere acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, diction-

naires ; il jette un coup d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies ; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent vaut toujours mieux seul qu'avec le corps ; là-dessus il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût ; car c'est-là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je ; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité ; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, & d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poësie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui seront délicieuses dans un âge & des circonstances où le cœur s'intéresse avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un polisson de collége lisant le quatriéme livre de l'Eneïde, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langa-

ge de l'amour te plaise, mais non pas qu'il t'égare ; sois homme sensible, mais sois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reste, qu'il réussisse ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poësie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne sait rien de tout cela, & ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir & aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections & ses goûts, d'empêcher que ses appétits naturels ne s'altérent, & qu'il ne cherche un jour dans sa richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, & cela est très-vrai ; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifférens ; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de régle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Na-

ture & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tiran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des miséres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je serois uniquement occupé; & jusques-là, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'est que je serois sensuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand' peur de n'être pas connu pour tel!*

De cette immense profusion de biens qui

couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier uſage de ma richeſſe, ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté, à quoi j'ajouterois la ſanté, ſi elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achette qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois tempérant par ſenſualité.

Je reſterois toujours auſſi près de la Nature qu'il ſeroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle; bien ſûr que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modéle; dans mes appetits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la conſulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude, j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour du poiſſon; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis man-

quent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuisinier ne leur donne ; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les saisons ; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord ; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature ; j'irois passer l'été à Naples ; & l'hiver à Petersbourg ; tantôt respirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qua-

lité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs ; ce n'eſt qu'à grands fraix que tel riche de Paris avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il géle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable ? le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins ? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems ; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie ; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien ſervi j'aurois peu de domeſtiques ; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît ; au-lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétaſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, de telle maniere qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Mar-

chands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus sûrement, & payer moins chèrement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela instruit: enfin j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose: l'ennui commence par la vie trop sédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce sont de mauvais interprêtes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts: s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon tems: en chemin, mille embarras ne le font point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement.

Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu seroit me bannir de tous les autres, & m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria*; c'est-là sa devise; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout; son pays est partout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs & par des portes comme pour n'en sortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu! je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne sauroit se faire un sort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles seroient simples comme mes goûts; je n'aurois ni gallerie,

ni bibliothéque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſère; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire: on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne

prend que dans un esprit & dans un cœur vuides; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je serois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distingât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'atta-

chement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achette ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il paîra pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme, avide-infidelle & misérable traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est

la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit : je posséde Laïs sans qu'elle me posséde, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionaire.

Oh ! si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miséres, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, erreur & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse ; dans une juste confiance, on lui dit : tu connois les plaisirs, n'importe ;

mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement-là le motif secret de cette fantaisie: mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter; il se trompe aussi dans sa folle attente; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits: toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achette donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiser ma bourse & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose; je me bornerois prudemment

aux plaisirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons: il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie guere, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui: au sein de tant d'amusemens

mens rassemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils sont accablés de son poids insupportable: les femmes, sur-tout, qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs; il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi *. Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter: on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

fait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là; dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeunesse. J'aurois pour cour une basse-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine

Prince, tout cela ne me toucheroit guere ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galeres : tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté ; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous les pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-en l'exclusion ; plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais sans changer de goûts je suivrai celui que je me suppose, à moindres fraix. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare ; mais il y aura plus d'adresse à le chercher & de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit

ſi peu néceſſaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au-lieu qu'elles ſont très communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions ſont dans la ſimplicité de la nature, & que la ſeule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'eſt ſurement pas que les hommes ſoient plus tempérans, mais c'eſt qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût perſuadé des peuples ſimples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à ſe taire. Il y a dans le Deuteronome une loi par laquelle une fille abuſée étoit punie avec le ſéducteur, ſi le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme ſeul étoit puni: *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas ſe laiſſer ſurprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diverſités d'opinions ſur les mœurs eſt ſenſible. La galanterie moderne en eſt l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaiſirs dépendoient plus de la volonté du beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment de la

(2) Il peut y avoir une telle diſproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des ſexes ſelon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui conſtitue cet état.

grossiere union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent; si jamais elles pouvoient le perdre, il y a longtems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse; tout la rappelle sans cesse à son sexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches, il lui faut une vie molle & sédentaire pour allaiter ses enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zèle une affection que rien ne rebute; elle sert de liaison entre eux & leur pere, elle seule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller siens. Que de tendresse & de soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des gouts, sans quoi l'espece humaine seroit bien-tôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand

la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, & tout mari infidéle qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare: mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidele, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'il estime leur

mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive avec la différence morale des ſexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi-bien fondées? Les femmes, dites-vous ne font pas toujours des enfans? Non, mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes eſt d'en faire peu! Et que deviendroient vos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3)! Enfin que telle ou telle femme

(3) Sans cela l'eſpece dépériroit néceſſairement: pour qu'elle ſe conſerve il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans: car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

fasse peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme est-il moins d'être mere, & n'est-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement & alternativement de maniere de vivre sans péril & sans risque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? changera-t-elle de tempéramment & de goûts comme un caméléon de couleurs? Passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuste? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes; des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil, & qui savent à peine marcher, le supporteront-elles après cinquante ans de mollesse? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des Pays où les femmes accouchent presque sans peine, & nourrissent leurs enfans presque sans soins; j'en conviens: mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cens lieues, dorment à l'air à plate-terre, supportent des fatigues incroyables, & passent plusieurs jours sans

(4) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature contre le double risque qu'elles courent durant leur grossesse.

ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage: quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon dans ſa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu: il alloit au-devant d'une objection que perſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire, mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lû: je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la nature immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux; comme s'il ne falloit pas une priſe naturelle pour former des liens de convention; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme ſi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen?

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'hom-

me & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses; la fin des travaux est commune, mais les travaux sont différens, & par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage, voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé? suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas: votre orgueil vous trompe; ce seroient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de Colléges: grand malheur! Eh, plût-à-Dieu qu'il n'y en

eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiſeries? leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y conſentiront de bon cœur! Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées, mais priſes en tout elles ſe compenſent; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ſes droits elle a l'avantage; par-tout où elle veut uſurper les nôtres elle reſte au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; conſtante maniere d'argumenter des galans partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice: les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'uſurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs;

mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose & bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considére la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale: les hom-

mes dépendent des femmes par leurs desirs; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes: il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes;

des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être rélative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le deſir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes

frivoles elle se presseroit d'en faire, & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage, que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état, mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon ses vûes; réglons ces vûes sur celles de la nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, & à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très indiscrétement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps: cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens: non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé: il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut

assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens, où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge: toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve: Il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des ban-

des de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Si-tôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la nature & la raison prescrit au sexe; aussi de ces meres-là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modéle à l'art, quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi

nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vûe & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit: la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point sans l'aisance;

la délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être mal-ſaine pour plaire. On excite la pitié quand on ſouffre, mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit; des tambours, des ſabots, de petits caroſſes: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vûe & ſert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, ſur-tout des poupées; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens, bien ou mal aſſortis, il n'importe: les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais déjà le penchant ſe montre; dans cette éternelle occupation le tems coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne; ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore; elle eſt toute dans ſa poupée, elle y

met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre & le regler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit bien plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premieres leçons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette premiere route ouverte est facile à suivre: la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessein, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût: mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout

ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, & cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles, est plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur sexe, ainsi que du notre, non-seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après

tout, où est la néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'ecriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faiſoit inceſſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice; elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer;

il fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur sur-tout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit

les regles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplaîront. Une petite fille qui aimera sa mere ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui: le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent; car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons: c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice &

l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaité, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parcequ'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme est la douceur: faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres; il ne les

ſit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles ſoient toujours ſoumiſes, mais que les meres ne ſoient pas toujours inéxorables. Pour rendre docile une jeune perſonne, il ne faut pas la rendre malheureuſe ; pour la rendre modeſte, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne ſerois pas fâché qu'on lui laiſſât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe ; & perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-deſſus les femmes mêmes ; nos gênantes inſtitutions peuvent les forcer d'aiguiſer leur eſprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne ſont, pour ainſi dire, que de naître ; qu'on

les compare avec les petits garçons du même âge; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (5), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans

(5) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la premiere réponse est toujours irrévocable.

qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revûe de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça:* mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajoûterai rien; comparez: ce tour-ci est une ruse de fille; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe, est un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme, elle seroit son esclave; c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, & qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoûte de charme à la société des

deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien: mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne; nos ajuſtemens ne ſont point nous: ſouvent ils déparent à force d'être recherchés, & ſouvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés; *qu'elle eſt belle!* leur dit-on quand elles ſont fort parées; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût, parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune fille ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiete de ſa figure ainſi déguiſée & de ce qu'on en pourra penſer: je dirois; tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage; croyez-vous qu'elle en pût ſupporter de plus ſimples? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela? Peut-être ſera-t-elle alors la premiere à prier

qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge: c'eſt le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la loucrois jamais tant que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle*, elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois recherchée, mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Venus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes: on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (6), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans

(6) Les femmes qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours de laides perſonnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtiſe de s'aſſujettir.

chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien ; & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent ; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons rempliſſent leur journée ; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure ; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures ? En raſſemblant des femmes autour de ſoi on s'amuſe à les impatienter, c'eſt déja quelque choſe ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Meſſieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanſons, les brochures : ſans la toilette, on ne réuniroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vêtue ; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on

penſe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femmes aux femmes, faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déja ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant

autant de crimes; la danse est une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail & la priere. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans! Pour moi j'ai grand'peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu, ne passent leur jeunesse à toute autre chose, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles pensent avoir perdu filles. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi-bien qu'au sexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge: le tems ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même est-elle bien réelle? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés? En n'asservissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voyent regner chez eux les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant? A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impratiquables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de Religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être ai-

mables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien: mais moi je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vû d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à-danser ou à chanter aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur en-

ſeigner ſa frivole ſcience un ton plus pédanteſque & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis; cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtreſſes? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles appriſſent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas ſans ceſſe errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne ſoit pas plus nuiſible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur ſont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux ſi importantes, dont elles ne tarderont guere, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître aux jeu-

nes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en régle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître-à-danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate & blanche, qu'il lui fasse accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant; mais je sais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'industrie & les talens le goût se forme; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence & de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'est par lui seul qu'on peut ajoûter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la

physionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, & que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons par cette interrogation dure; *à quoi cela est-il bon*? mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre; *quel effet cela fera-t-il*? Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de

cette régle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant-à-présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être sans grossiereté, & comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, & la femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoi qu'il en soit du caractere des femmes, leur politesse est moins fausse que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien-propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guere aux femmes d'être polies, ni par conséquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la suivre, & déterminer suivant nos usages sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entre elles, c'est toute autre chose. Elles y mettent un air si contraint, & des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, & semblent sinceres dans leur mensonge, en ne cherchant guere à le déguiser. Cependant les jeunes per-

ſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaité tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la riſpoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaité, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que ſi les enfans mâles

font hors d'état de se former aucune véritable idée de religion, à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces question profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mere, & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mere &

la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le peché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la régle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tirannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obscures est la premiere source du fanatisme, & celle qu'on exige pour des choses absurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur

faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voyent jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement? L'exemple, l'exemple! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'Ecolier qui instruit le Maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hom-

mes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme?

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci: *Qui vous a créée & mise au monde?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand sur les seules demandes l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espece de modele, & je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere question de notre catéchisme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainsi.

La Bonne.

Vous souvenez-vous du tems que votre mere étoit fille?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non? vous qui avez si bonne mémoire?

La Petite.

C'est que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je suis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, est-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

La Petite.

On les a défaites.

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites?

La Petite.

Parcequ'elles m'étoient trop petites?

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites?

La Petite.

Parceque j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore?

La Petite.

Oh! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa?

La Petite.

Il eſt mort (8).

(8) La Petite dira cela, parcequ'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Bonne.

Et pourquoi est-il mort ?

La Petite.

Parcequ'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous serez vieille, que.....

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne ! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, personne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment ? est-ce que maman mourra aussi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, & la vieillesse mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

La Bonne.

Hé bien?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux.

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée,

une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli? Dieu eſt un eſprit! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer? Ce n'eſt pas à une petite fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu: cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes, mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſem-

blable, que l'esprit procede de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions en apparence essencielles, importe plus à l'espece humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Eglise, orner les murs d'images, dire ou entendre la Messe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres, quant à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bien-faisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée; pour établir l'ordre à sa maniere il trouble la paix; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprête de la Divinité, il exige en son nom

les hommages & les respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place; on devroit le punir comme sacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine: accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans ostentation, parcequ'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, parcequ'il les en dédommagera; à être, enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce

qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal; elles n'en doivent pas savoir davantage; par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, & alors il est tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abbaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une régle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette régle que se doivent rapporter toutes les autres, elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette régle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que si ces deux régles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une facul-

té qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais à ce mot que de queſtions s'élevent ! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées, eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions font que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres ; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans tout le reſte, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée ; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore altéré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une

femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très simples, très saines, ou une maniere de vivre très retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siecle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit sur-tout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux régles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les récuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de

de ne jamais s'attirer le blame quand ſon devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lû dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice

personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pû n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & vous en offre; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point, parce-qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander parcequ'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau: mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vû ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manége de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir

obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvû qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans persuade à chacun d'eux qu'elle le préfére, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& surement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si-bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dé-

pit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le desir général de plaire la coquetterie suggere de semblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient sagement ménagés; & c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

Usa ogn'arte la donna, onde sia colto.
Nella sua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne sempre un stesso volto
Serba, ma cangia a tempo atto e sembiante.

A quoi tient tout cet art, si ce n'est à des observations fines & continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélerer? Or cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vû pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on: elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler. Consultez leurs

yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari, Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires; on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité; & l'on refuse son cœur quand on

peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du mensonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-mêmes qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, sont d'ailleurs les plus vraies, les plus sinceres, les plus constantes dans tous leurs engagemens, & celles sur la foi desquelles on peut généra-

(10) Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, & jurent qu'à celà près il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister, *nec fæmina amissâ pudicitiâ alia abnuerit*. Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela?

lement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre: on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme: à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les Maximes de la Philoſophie moderne en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette philoſophie, ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté,

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt à les aimer par la conſidération de leurs avantages; c'eſt le ſeul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoît bientôt les ſiens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous ſe-

rez toujours une femme de bien. L'essenciel est d'être ce que nous fit la nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la nature. La femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc

qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quit-

tent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vû, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vû le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont?

Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare ? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, souvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raison même, les justifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere est pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtresses. En sortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation ; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement

de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique il faut la connoître; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siécle & des maximes qu'on y voit regner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La mo-

(11) La voye de l'homme dans la jeunesse étoit une

deſtie eſt ſur leur viſage, & le libertinage eſt au fond de leur cœur ; cette feinte modeſtie elle-même en eſt un ſigne. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarraſſer plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point ; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres ; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage ; & honteuſes en arrivant de ſe trouver ſi loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis ? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mere ſenſée amene ſa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux ſi pernicieux pour d'autres ; mais je dis que quand cela ſeroit, ou cette fille eſt mal élevée, ou ces tableaux ſeront peu

des quatre choſes que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os ſuum, dicit ; non ſum operata malum.* Prov. XXX. 20.

dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vû de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genouil devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de

leur débiter vos séches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déjà par la douceur de son caractere & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui

ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes? perſonne au monde; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures; croyez-vous que leurs jugemens me ſoient indifférens? Non, leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs je veux encore honorer leur juſtice: Peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre? Malheur au ſiécle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions

y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéyens obtinrent le Consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortége de belles Dames françoises; je n'en connois point de plus indécent: mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui est réel, ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'impor-

te? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modele imaginaire? En pénétre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse, & où est la passion sensuelle & grossiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'est qu'ils connoissoient l'amour, & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siecle que ce soit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même, les préjugés sous le vain nom de raison n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand & beau de regner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les sentimens tendres ou jaloux mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passageres, mais le prix en

eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon myſtique devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore ſi l'on met, comme on n'y manque guere, de la contradiction dans ſes idées, &

qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jesus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ quia non liceat non facit, illa facit:

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si févere.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait ser-

vir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de regner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidelement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystere, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, & le fit avec ce seul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pithagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui regne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel ; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable ; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce

qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît ; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens ; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une piece du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très modeste en apparence & très coquette en effet ; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit ; voilà une fille modeste & sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les sent

& ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere, de maîtresse à danser que sa mere, & un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires ; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix, peu-à-peu elle devint sensible à l'harmonie ; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent ; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie sait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, par cequ'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office ; elle sait les prix des denrées,

elle

elle en connoît les qualités ; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle elle apprend à gouverner la ſienne ; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi ; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vûe eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine : le détail en a quelque choſe qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt-là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe pouſſée à l'excès eſt devenue un de ſes défauts : elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre ; ſitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté : devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à ſa fille dès ſon enfance ; elle en a tant

exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; ensorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie dans son enfance entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop

manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage & les sucreries ; elle aime la pâtisserie & les entre-mets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très-médiocrement ; son sexe moins laborieux que le nôtre a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon & le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture ; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vû. Sophie a naturellement de la gaité ; elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être : & mainte-

nant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique,

ſans que cet abbaiſſement lui fît la moindre peine, & ſitôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon bon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve & ſe révolte en eux contre l'injuſtice; la nature ne les fit pas pour la tolerer.

gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogme & moins de pratiques de dévotion; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſencielle que la morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours: „ Ma fille, ces connoiſ-„ ſances ne ſont pas de votre âge; votre ma-„ ri vous en inſtruira quand il ſera tems." Du reſte, au-lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme,

& qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux anges; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête; elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un tems où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir: elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour regner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes; elle a perdu ſon ancienne gaîté; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la ſolitude elle la cherche: elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire: la maturité n'est pas par-tout la même en même-tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle a conçue, & cette idée ne l'épouvante point: mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui; elle sent qu'elle saura bien le reconnoître; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la

plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe: tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait: c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle eſt très obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie*; mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage françois l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſéxagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir.

Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que

lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment: „ Monſieur, j'ai grand'peur de ſavoir ces „ choſes-là mieux que vous; ſi nous n'avons „ rien de plus curieux à dire, je crois que „ nous pouvons finir ici l'entretien". Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvû que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier, mais tout galant perſifflage eſt toujours rebuté; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une ſi grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne ſera point traitée en enfant par ſes parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la

jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractere. Si ce caractere est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainsi :

„ Sophie, vous voilà grande fille & ce n'est „ pas pour l'être toujours qu'on le devient. „ Nous voulons que vous soyez heureuse ; „ c'est pour nous que nous le voulons, par- „ ce que notre bonheur dépend du vôtre. Le „ bonheur d'une honnête fille est de faire ce- „ lui d'un honnête homme ; il faut donc pen- „ ser à vous marier ; il y faut penser de bon- „ ne heure, car du mariage dépend le sort de „ la vie, & l'on n'a jamais trop de tems pour „ y penser.

„ Rien n'est plus difficile que le choix d'un „ bon mari, si ce n'est peut-être celui d'une „ bonne femme. Sophie, vous serez cette „ femme rare, vous serez la gloire de notre „ vie & le bonheur de nos vieux jours : mais „ de quelque mérite que vous soyez pourvue, „ la terre ne manque pas d'hommes qui en „ ont encore plus que vous. Il n'y en a pas „ un qui ne dût s'honorer de vous obte- „ nir, il y en a beaucoup qui vous honore- „ roient davantage. Dans ce nombre, il s'a- „ git d'en trouver un qui vous convienne, de „ le connoître & de vous faire connoître à „ lui.

„ Le plus grand bonheur du mariage dé- „ pend de tant de convenances, que c'est une „ folie de les vouloir toutes rassembler. Il „ faut d'abord s'assurer des plus importantes ;

„ quand les autres s'y trouvent, on s'en pré-
„ vaut; quand elles manquent, on s'en paſ-
„ ſe. Le bonheur parfait n'eſt pas ſur la ter-
„ re; mais le plus grand des malheurs & ce-
„ lui qu'on peut toujours éviter, eſt d'être
„ malheureux par ſa faute.

„ Il y a des convenances naturelles, il y
„ en a d'inſtitution, il y en a qui ne tien-
„ nent qu'à l'opinion ſeule. Les parens ſont
„ juges des deux dernieres eſpeces, les enfans
„ ſeuls le ſont de la premiere. Dans les ma-
„ riages qui ſe font par l'autorité des peres,
„ on ſe régle uniquement ſur les convenan-
„ ces d'inſtitution & d'opinion; ce ne ſont
„ pas les perſonnes qu'on marie, ce ſont les
„ conditions & les biens; mais tout cela peut
„ changer, les perſonnes ſeules reſtent tou-
„ jours, elles ſe portent par-tout avec elles;
„ en dépit de la fortune, ce n'eſt que par les
„ rapports perſonnels qu'un mariage peut être
„ heureux ou malheureux.

„ Votre mere étoit de condition, j'étois
„ riche; voilà les ſeules conſidérations qui
„ porterent nos parens à nous unir. J'ai per-
„ du mes biens, elle a perdu ſon nom; ou-
„ bliée de ſa famille, que lui ſert aujourd'hui
„ d'être née Demoiſelle? Dans nos déſaſ-
„ três, l'union de nos cœurs nous a conſo-
„ lés de tout; la conformité de nos goûts
„ nous a fait choiſir cette retraite; nous y vi-
„ vons heureux dans la pauvreté, nous nous
„ tenons lieu de tout l'un à l'autre: Sophie
„ eſt notre tréſor commun; nous beniſſons
„ le ciel de nous avoir donné celui-là, & de
„ nous avoir ôté tout le reſte. Voyez,

„ mon enfant, où nous a conduit la Provi-
„ dence! Les convenances qui nous firent
„ marier ſont évanouies ; nous ne ſommes
„ heureux que par celles que l'on compta
„ pour rien.

„ C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le pen-
„ chant mutuel doit être leur premier lien:
„ leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs
„ premiers guides; car comme leur premier
„ devoir, étant unis, eſt de s'aimer, &
„ qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend point
„ de nous-mêmes, ce devoir en emporte né-
„ ceſſairement un autre, qui eſt de commen-
„ cer par s'aimer avant de s'unir. C'eſt-là
„ le droit de la nature que rien ne peut abro-
„ ger: ceux qui l'ont gênée par tant de loix
„ civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre ap-
„ parent qu'au bonheur du mariage & aux
„ mœurs des Citoyens. Vous voyez, ma
„ Sophie, que nous ne vous prêchons pas
„ une morale difficile. Elle ne tend qu'à
„ vous rendre maîtreſſe de vous-même, & à
„ nous en rapporter à vous ſur le choix de
„ votre époux.

„ Après vous avoir dit nos raiſons pour
„ vous laiſſer une entiere liberté, il eſt juſte
„ de vous parler auſſi des vôtres pour en
„ uſer avec ſageſſe. Ma fille, vous êtes bon-
„ ne & raiſonnable, vous avez de la droitu-
„ re & de la piété, vous avez les talens qui
„ conviennent à d'honnêtes femmes, & vous
„ n'êtes pas dépourvue d'agrémens; mais vous
„ êtes pauvre; vous avez les biens les plus
„ eſtimables, & vous manquez de ceux qu'on
„ eſtime le plus. N'aſpirez donc qu'à ce

„ que vous pouvez obtenir, & réglez votre „ ambition, non sur vos jugemens ni sur les „ nôtres, mais sur l'opinion des hommes. „ S'il n'étoit question que d'une égalité de „ mérite, j'ignore à quoi je devrois borner „ vos espérances: mais ne les élevez point „ au-dessus de votre fortune, & n'oubliez pas „ qu'elle est au plus bas rang. Bien qu'un „ homme digne de vous ne compte pas cette „ inégalité pour un obstacle, vous devez fai- „ re alors ce qu'il ne fera pas: Sophie doit „ imiter sa mere, & n'entrer que dans une „ famille qui s'honore d'elle. Vous n'avez „ point vû notre opulence, vous êtes née „ durant notre pauvreté; vous nous la ren- „ dez douce & vous la partagez sans peine. „ Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point „ des biens dont nous bénissons le Ciel de „ nous avoir délivrés; nous n'avons goûté „ le bonheur qu'après avoir perdu la richesse.

„ Vous êtes trop aimable pour ne plaire à „ personne, & votre misere n'est pas telle „ qu'un honnête homme se trouve embarrassé „ de vous. Vous serez recherchée, & vous „ pourrez l'être de gens qui ne vous vau- „ dront pas. S'ils se montroient à vous tels „ qu'ils sont, vous les estimeriez ce qu'ils „ valent, tout leur faste ne vous en impose- „ roit pas long-tems; mais quoique vous ayez „ le jugement bon, & que vous vous con- „ noissiez en mérite, vous manquez d'expé- „ rience & vous ignorez jusqu'où les hom- „ mes peuvent se contrefaire. Un fourbe „ adroit peut étudier vos goûts pour vous sé- „ duire, & feindre auprès de vous des vertus,

„ qu'il n'aura point. Il vous perdroit, Sophie, „ avant que vous vous en fussiez apperçue, „ & vous ne connoîtriez votre erreur que „ pour la pleurer. Le plus dangereux de tous „ les piéges, & le seul que la raison ne peut „ éviter, est celui des sens; si jamais vous „ avez le malheur d'y tomber, vous ne ver„ rez plus qu'illusions & chimeres, vos yeux „ se fascineront, votre jugement se trouble„ ra, votre volonté sera corrompue, votre „ erreur même vous sera chere, & quand „ vous seriez en état de la connoître, vous „ n'en voudriez pas revenir. Ma fille, c'est „ à la raison de Sophie que je vous livre; je „ ne vous livre point au penchant de son „ cœur. Tant que vous serez de sang-froid, „ restez votre propre juge; mais sitôt que „ vous aimerez, rendez à votre mere le soin „ de vous.

„ Je vous propose un accord qui vous mar„ que notre estime & rétablisse entre nous „ l'ordre naturel. Les parens choisissent l'é„ poux de leur fille & ne la consultent que „ pour la forme; tel est l'usage. Nous fe„ rons entre nous tout le contraire; vous „ choisirez & nous serons consultés. Usez „ de votre droit, Sophie; usez-en librement „ & sagement. L'époux qui vous convient „ doit être de votre choix & non pas du nô„ tre; mais c'est à nous de juger si vous ne „ vous trompez pas sur les convenances, & „ si sans le savoir vous ne faites point autre „ chose que ce que vous voulez. La nais„ sance, les biens, le rang, l'opinion n'entre„ ront pour rien dans nos raisons. Prenez

„ un honnête homme dont la perſonne vous
„ plaiſe & dont le caractere vous convienne,
„ quel qu'il ſoit d'ailleurs, nous l'acceptons
„ pour notre gendre. Son bien ſera toujours
„ aſſez grand, s'il a des bras, des mœurs,
„ & qu'il aime ſa famille. Son rang ſera
„ toujours aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par la
„ vertu. Quand toute la terre nous blâme-
„ roit, qu'importe? nous ne cherchons pas
„ l'approbation publique; il nous ſuffit de vo-
„ tre bonheur.

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer: mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur le reſte de ſa vie, & que ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution humaine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſur-tout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un contrepoids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, &

la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a pour contenir ſon cœur & ſes ſens la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi quand on veut être ſincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui eſt grand paroît chimérique, & qui dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples: tant-pis pour eux s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation, ſes mœurs, ſon caractere, ſa figure même ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien: mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pou-

voient lui en faire mériter le nom, & je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere & sa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent passer un hiver à la ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle, & quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vûes de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroissoient décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie: mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rébutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service: c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyants, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croyent qu'étourdir sa vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & désespérant

de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte: on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vû personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere inquiette de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant & ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines? Qui est ce qui les partage? Qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître?

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie

ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remede étoit si facile & si légitime? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie: elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance

de l'âge, les autres leur manquoient toujours; leur eſprit ſuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs ſans régle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des ſinges; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point..

Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle à ſa mere! J'ai beſoin d'aimer & ne vois rien qui me plaiſe. Mon cœur repouſſe tous ceux qu'attirent mes ſens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes deſirs, & pas un qui ne les réprime; un goût ſans eſtime ne peut durer. Ah! ce n'eſt pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie! ſon charmant modele eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe, elle aime mieux mourir malheureuſe & libre, que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités, ſa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtere. Sophie n'étoit ni précieuſe ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pû lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes entretiens, fit conjecturer à ſa mere que

ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse; elle hésite, elle se rend enfin, & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause: eh bien! la voilà, dit-elle en jettant le livre sur la table. La mere prend le livre & l'ouvre? c'étoient les avantures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son pere & sa mere connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent: la raison n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siecle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manières de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un

homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il? Où est-il? Je l'ignore; il n'est aucun de ceux que j'ai vus; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Représenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimere par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces

objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siécle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.



JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on

confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en au-

roient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au-lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie est trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vûe; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas

il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son éleve un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun des deux ajoûte moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme: comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il éleve son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il l'abbaisse sans s'élever: ainsi, dans le premier cas il y a du bien sans mal, & dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'or-

dre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tiran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commande, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & déshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres; car il eſt

difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gueres. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une

triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de litterature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel

est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée: sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même: soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle

seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde ; son éducation n'est ni bril-

lante ni négligée; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſance. Son eſprit ne ſait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lû de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque a-t-elle un cœur ſans ſentiment & un eſprit ſans délicateſſe? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire. Elle ne ſera point le Profeſſeur de ſon mari, mais ſon diſciple; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante: il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt tems, enfin, qu'ils ſe voyent; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur: mon ami, vous le ſaviez bien; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir: Emile, croyez-vous ce que vous dites? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans; non pas comme eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant aſſez leur al-

lure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du tems ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en ſépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment déſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'au-

tre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems, qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour deſirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ſes deſirs au-delà du préſent, ce n'eſt point avec une ardeur aſſez impétueuſe pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas ſeulement du plaiſir de deſirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il deſire ; & ſes paſſions ſont tellement modérées, qu'il eſt toujours plus où il eſt, qu'où il ſera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne ſongeons pas ſeulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les ſépare. Le voyage même eſt un plaiſir pour nous. Nous ne le faiſons

point triſtement aſſis & comme empriſonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la molleſſe & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vûe des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaiſe de poſte, & ne court guere en poſte s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays; on ſe détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vûe. Apperçois-je une riviere? je la cotoye; un bois touffu? je vais ſous ſon ombre; une grotte? je la viſite; une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte. A l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut paſſer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las.... mais Emile ne ſe

lasse gueres; il est robuste; & pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pithagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vûe. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vû ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; & les

piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte? Combien un repas groſſier paroît ſavoureux! avec quel plaiſir on ſe repoſe à table! Quel bon ſommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois guere adroit, ou qu'Emile ſoit bien peu curieux: car avec tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné: le prétexte en eſt facile; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvû qu'on arrive: mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit: ſi le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus..... vous

auriez trouvé une maiſon de paix.... des gens ſi charitables.... de ſi bonnes gens !... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci ; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir ; peut-être ſeront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part ; on erre dans les bois ; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence ; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment ; ſans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus ; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout ſur-

pris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! & pour des inconnus! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers ſont rares ils ſont bien venus; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être: c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon; il nous préſente à ſa femme; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur,

lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se panche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus sensible que personne à cette marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des

malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance ; ses manieres sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante : la jeune personne le voyant pleurer est prête à mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrette la retient : elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mere, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur ; Sophie, remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vû tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie ! est-ce vous que mon cœur cherche ? est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses ; il

donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard ; guidez-moi, tandis qu'il eſt tems ; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie ; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet : elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe ? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit ; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il eſt tems de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler ſa fille. Sa fille, avec ſa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux ſon effet. Au premier ſon de cette voix, Emile eſt rendu ; c'eſt Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la ſeroit pas, qu'il ſeroit trop tard pour s'en dédire.

C'eſt alors que les charmes de cette fille enchantereſſe vont par torrens à ſon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poiſon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que

Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux, il les baisse ; s'il la voit respirer, il soupire ; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile ; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole ; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne

nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation: savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essencielle omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire: il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un assez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute? Ce devroit être l'histoire de mon espece: vous qui la dépravez, c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération, qui renforce la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espece; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc? la seule conformi-

té d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité: déjà Sophie lui paroît trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas: mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénétre ſa penſée; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe

encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh! qu'importe à l'Amant comment on ſoit miſe, pourvû qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vû pour être obligé de deviner le reſte?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vûs; ils ne ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier; il eſt embarraſſé, timide; ils ne ſe parlent point; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils ſentent déjà le beſoin du myſtere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permiſſion au pere, à la

la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un Amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A-peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumiere la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans dans les fossés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la passion vous aveugle? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison? Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtresse! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand

mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême

dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie: il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asile éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons: nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre séjour deviendroit suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel Amant plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons sentimens; & voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or s'il est un tems pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les fa-

cultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de sa course voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la briéveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante: son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne; il espère, il attend un retour qu'il sent lui être dû; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable: il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment

du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux? Irai-je troubler une volupté si pure? Ah! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté? Même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & sois aimé! Jouis longtems avant que de posséder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre: je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas! il faut qu'il finisse, & qu'il finisse en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Sitôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre longtems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté: je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la premiere fois; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras, & ne se parlent toujours point: que se diroient-ils en notre présence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promene dans le jardin: ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espece, coupé en divers sens de jolis ruisseaux, & de plattebandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de son Homere & toujours dans l'enthousiasme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit savoir ce que c'est qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere est critiqué par les gens de goût, comme trop simple & trop peu paré (13). Cet

(13) „ En sortant du Palais on trouve un vaste jardin „ de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, „ planté de grands arbres fleuris, produisans des poires, „ des pommes de grenade & d'autres des plus belles es-

Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hospitalité chez son pere, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle s'excuse avec vivacité; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), & qu'elle en eût fait davan-

„ peces, des figuiers au doux fruit, & des oliviers verdoyans. Jamais durant l'année entiere ces beaux arbres ne restent sans fruits: l'hiver & l'été, la douce haleine du vent d'ouest fait à la fois nouer les uns & meurir les autres. On voit la poire & la pomme vieillir & sécher sur leur arbre, la figue sur le figuier & la grape sur la souche. La vigne inépuisable ne cesse d'y porter de nouveaux raisins; on fait cuire & confire les uns au soleil sur une aire, tandis qu'on en vendange d'autres, laissant sur la plante ceux qui sont encore en fleurs, en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des bouts, deux quarrés bien cultivés & couverts de fleurs toute l'année sont ornés de deux fontaines, dont l'une est distribuée dans tout le jardin, & l'autre, après avoir traversé le Palais, est conduite à un bâtiment élevé dans la ville pour abreuver les Citoyens.

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs au septieme livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de son tems, on ne voit ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

(14) J'avoue que je sais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des

tage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuse & tremblante elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée; Emile parle & gesticule avec feu: il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant; ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude

mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.

vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà complotté de me gagner: il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant!....

En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réïterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie; tant de retenue l'étonne peu; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle-ſeule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre employe ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit: ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre; Emile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle! Quel mérite ne lui

faut-il point pour effacer cette inégalité? Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles? Emile ſait-il s'il eſt riche? Daigne-t-il même s'en informer? Grace au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute: car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpère plus la toucher par la tendreſſe, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide: il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter: loin de m'éviter elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle

reçoit mes ſoins avec bonté ; mes ſervices paroiſſent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, & ſi j'ajoute un mot, elle me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'oſera faire taire, parlez, faites-la parler ; ſervez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre éleve : ah ! ce qu'il tient de vous fera ſa miſere, ſi vous n'achevez ſon bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un ſecret que je ſavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiſſion d'en inſtruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en uſe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateſſe ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il ſe met à rire ; & tranſporté de joie, il veut partir à l'inſtant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être auſſi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être ſon époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de ſon impétuoſité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philoſophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raiſonner ? Comment ne voyez-vous

pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre? ſi elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les

tréſors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems ſurmontez ſa réſiſtance: à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez-lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes inéffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne ſeroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours! Bel emploi pour un gouverneur! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens: je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre: Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en re-

vient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil: ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt: il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes: il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon éleve! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre! avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer!

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il ſollicite, il im-

portune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvû qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au-lieu de prier, qu'elle accepte au-lieu de remercier, qu'elle régle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement, & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent: vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en sécret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté! Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir.

jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & légere, elle aime à sauter, il danse avec elle; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaïté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour; il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il est facteur, il est lutier aussi-bien que menuisier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vûes auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de son pere. Les cadres n'en sont point dorés & n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple, elle cultive tous les talens, & son charme

les embellit tous. Son pere & sa mere se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chere; l'amour a paré toute leur maison; lui seul y fait régner sans fraix & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin lui de la parer: c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux: il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zèle & tâche d'en profiter.

Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du systême du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge employent leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils passent leur tems à dire leur cathéchisme! Que sert d'avilir ce qui est sublime? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme; ils se voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie; ils sont dans le plus

charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoûtent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles: Le fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres; il s'est trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très utile, & d'en combattre une très funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus secrets, Emile n'oseroit solli-

citer la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il, quelquefois en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe haſarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'aviſe de le trouver très-mauvais. Il s'obſtine, elle s'irrite : le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas ſans replique: le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin ? C'eſt ſa premiere brouillerie; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire! Elle ſe repent de ſa faute; ſa mere lui permet de la réparer, ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere; le pere eſt auſſi dans la même chambre: Emile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte ? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée: il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi

le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mere; & croyant voir un signe de consentement, s'approche, en tremblant, du visage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez garde à vous: on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux: „ Monsieur, je crois qu'un jeune homme aussi-bien né, aussi-bien élevé que vous, „ qui a des sentimens & des mœurs, ne voudroit pas payer du déshonneur d'une famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne

„ ſuis ni farouche, ni prude; je ſais ce qu'il
„ faut paſſer à la jeuneſſe folâtre, & ce que
„ j'ai ſouffert ſous mes yeux, vous le prouve
„ aſſez. Conſultez votre ami ſur vos devoirs,
„ il vous dira quelle différence il y a entre les
„ jeux que la préſence d'un pere & d'une mere
„ re autoriſe, & les libertés qu'on prend loin
„ d'eux, en abuſant de leur confiance, &
„ tournant en piéges les mêmes faveurs qui,
„ ſous leurs yeux, ne ſont qu'innocentes. Il
„ vous dira, Monſieur, que ma fille n'a eu
„ d'autre tort avec vous, que celui de ne pas
„ voir, dès la premiere fois, ce qu'elle ne
„ devoit jamais ſouffrir: il vous dira que tout
„ ce qu'on prend pour faveur, en devient une,
„ & qu'il eſt indigne d'un homme d'honneur
„ d'abuſer de la ſimplicité d'une jeune fille,
„ pour uſurper en ſecret les mêmes libertés
„ qu'elle peut ſouffrir devant tout le monde.
„ Car on ſait ce que la bienſéance peut tolé-
„ rer en public; mais on ignore où s'arrête
„ dans l'ombre du miſtere, celui qui ſe fait
„ ſeul juge de ſes fantaiſies.

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon éleve, cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier! En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus, & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les

ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son Amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrette mere ne fait pas tous ces détails à son pere même: les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe

avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras, & cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est sur-tout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférens; moins difficile sur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mélange exquis de réserve & de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui: mais Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence: elle sait l'allarmer & le rassurer précisément quand il faut; & si quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la

peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il ſur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas? C'eſt ce qu'il faut examiner; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe; la jalouſie paroît alors tenir de ſi-près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans réplique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pieces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort?

L'averſion contre tout ce qui trouble & combat nos plaiſirs eſt un mouvement naturel, cela eſt inconteſtable. Juſqu'à certain point le deſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît eſt encore dans le même cas. Mais quand ce deſir devenu paſſion ſe transforme en fureur ou en une fantaiſie ombrageuſe & chagrine, appellée jalouſie, alors c'eſt autre choſe; cette paſſion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut diſtinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le diſcours ſur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît aſſez ſolide pour oſer y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai ſeulement aux diſtinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalouſie qui vient de la nature tient beaucoup

à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiette aussi moins de la vûe des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ce loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon,

& que, n'ayant pas non-plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos maladroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au-lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule: la même illuſion qui le cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, ſenſible & craintif: il ſera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa Maîtreſſe, qu'à menacer ſon Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un

ennemi ; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſotement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques allarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager ; & les concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné ? O Emile ! qu'es-tu devenu ? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve ? Combien je te vois déchu ! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons ; qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes ; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix ; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée ; il rampe & fléchit devant elle ; le grave Emile eſt le jouet d'un enfant !

Tel eſt le changement des ſcenes de la vie ; chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt,

par une Maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvû qu'il le mene au but? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine; & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entiere, l'effet d'une heureuse éducation? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela surtout qu'il importe de laisser un Gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les Instituteurs, & surtout les peres, c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance? puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser.

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos

goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience: les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours: car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés: au-lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plûpart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que

les ſuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occaſion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en priſon, à force d'y demeurer: l'habitude alors, loin de diminuer l'averſion, l'augmente. Il n'en eſt pas ainſi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité, il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour dans ſa maîtreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à

son tour Sophie s'est-elle mise? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son Amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les Villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Est-ce par hazard qu'il la rencontre? Est-ce par hazard qu'ils se conviennent? Est-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un asile que si loin d'elle? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois? Il s'effémine, dites-vous? Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en Parisien.

Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mer ne l'eût séparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes régles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une demi-lieue de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers champs: je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureusement Sophie a peur des chevaux; je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arriere; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille? Vous voyez bien qu'el-

le veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant? Très volontiers, reprends-je à l'inſtant ; auſſi-bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Emile eſt tout en nage : une main chérie daigne lui paſſer un mouchoir ſur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fuſſions déſormais tentés de nous en ſervir.

Cependant il eſt aſſez cruel de ne pouvoir jamais paſſer la ſoirée enſemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puiſſions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut preſque repartir auſſi-tôt qu'on eſt arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treſſaillit de joie ; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la fami-

liarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé jusques-là si mon Eleve ne méritoit pas mon estime? Il m'arrive aussi d'aller sans lui: alors il est triste & ne murmure point; que serviroient ses murmures? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux régles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, & je lui dis en l'embrassant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au-lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur: ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant; ame franche, ami sincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis; ton retour est son ouvrage: mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens

ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de généroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger : s'il eſt venu à ſon aiſe à petits pas & rêvant à ſes amours, Emile n'eſt que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit ; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de tems à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vûe, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Emile encore ; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions,

leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raisons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses desseins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays; souvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture; ils voyent qu'il la sait en effet. En un mot, il étend son zèle & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il

a perdu : deux voisins sont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il la voit, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré ; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux ; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vû. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin. Presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement : leur meilleure tisanne est dans votre cave ; leur seul Apoticaire doit être votre Boucher.

Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & bûvons du vin: mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuilliere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire; quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte: on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend

l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuyent, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace: leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un souris moqueur. Mais Sophie est légere & porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les

devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vû. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une caléche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les

cheveux négligemment rattachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile un ciseau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ses premiers transports il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des coupeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pousser des cris d'allegresse & dire; *Hercule est vengé*.

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons là? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris; mais si ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour, & vous les nourrissez! dit la mere en nous regardant avec attendrissement.

Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois ; mon fils ! ô mon fils !

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner : allons nous-en, dit la mere à la fille ; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des Ouvriers qui ſe ſont préſentés ; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baiſſe la tête & ſe taît. Monſieur, lui dit-elle un peu ſurpriſe de ce ſilence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots ; vous voyez bien qu'il faut que je reſte. Là-deſſus les Dames partent & nous laiſſent. Emile les accompagne juſqu'à la porte, les ſuit des yeux autant qu'il peut, ſoupire, & revient ſe mettre au travail ſans parler.

En chemin, la mere piquée parle à ſa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il ſi difficile de contenter le Maître

ſans être obligé de reſter, & ce jeune homme ſi prodigue qui verſe l'argent ſans néceſſité, n'en ſait-il plus trouver dans les occaſions convenables? O maman! répond Sophie; à Dieu ne plaiſe qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en ſerve pour rompre un engagement perſonnel, pour violer impunément ſa parole, & faire violer celle d'autrui! Je ſais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout pourvû qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpère de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter? Maman, ne vous y trompez pas; c'eſt pour moi qu'il reſte; je l'ai bien vû dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne: elle veut régner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Cir-



Circé, Liv. V.

ce les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pû changer.

Mais ce droit inviolable & sacré mis à part, jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zèle il accomplit ses volontés, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre; mais Sophie est équitable & sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus: Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus? Quel malheur leur est arrivé? Personne de leur part! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie: Emile vit & s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste; il faut rester: mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air

„ faiſant un brancard de nos bras, nous y po-
„ ſons le bleſſé & le portons le plus douce-
„ ment qu'il eſt poſſible, en ſuivant ſes indi-
„ cations ſur la route qu'il falloit tenir pour
„ aller chez lui. Le trajet étoit long, il fal-
„ lut nous repoſer pluſieurs fois. Nous arri-
„ vons enfin rendus de fatigue; nous trouvons
„ avec une ſurpriſe amere que nous connoiſ-
„ ſions déjà la maiſon, & que ce miſérable
„ que nous rapportions avec tant de peine,
„ étoit le même qui nous avoit ſi cordialement
„ reçus le jour de notre premiere arrivée ici.
„ Dans le trouble où nous étions tous, nous
„ ne nous étions point reconnus juſqu'à ce
„ moment.

„ Il n'avoit que deux petits enfans. Prête
„ à lui en donner un troiſieme ſa femme fut
„ ſi ſaiſie en le voyant arriver, qu'elle ſentit
„ des douleurs aigues & accoucha peu d'heu-
„ res après. Que faire en cet état dans une
„ chaumiere écartée où l'on ne pouvoit eſpé-
„ rer aucun ſecours? Emile prit le parti d'al-
„ ler prendre le cheval que nous avions laiſſé
„ dans le bois, de le monter, de courir à
„ toute bride chercher un Chirurgien à la vil-
„ le. Il donna le cheval au Chirurgien, &
„ n'ayant pû trouver aſſez-tôt une garde, il
„ revint à pied avec un Domeſtique, après
„ vous avoir expédié un exprès; tandis qu'em-
„ barraſſé, comme vous pouvez croire, en-
„ tre un homme ayant une jambe caſſée &
„ une femme en travail, je préparois dans la
„ maiſon tout ce que je pouvois prévoir être
„ néceſſaire pour le ſecours de tous les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du reſte;

qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler ni la regarder: car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pû supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur: chere Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre: écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainsi.

„ Nous sommes partis hier à quatre heures;
„ il nous étoit prescrit d'arriver à sept, &
„ nous prenons toujours plus de tems qu'il
„ ne nous est nécessaire, afin de nous repo-
„ ser en approchant d'ici. Nous avions dé-
„ jà fait les trois quarts du chemin quand des
„ lamentations douloureuses nous frappent
„ l'oreille; elles partoient d'une gorge de la
„ colline à quelque distance de nous. Nous
„ accourons aux cris; nous trouvons un mal-
„ heureux paysan, qui revenant de la ville un
„ peu pris de vin sur son cheval, en étoit
„ tombé si lourdement qu'il s'étoit cassé la
„ jambe. Nous crions, nous appellons du
„ secours; personne ne répond; nous essayons
„ de remettre le blessé sur son cheval, nous
„ n'en pouvons venir à bout: au moindre
„ mouvement le malheureux souffre des dou-
„ leurs horribles; nous prenons le parti d'atta-
„ cher le cheval dans le bois à l'écart; puis

voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvû. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la malpropreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester longtems. Le zèle de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait, elle le fait si légerement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un ange du ciel que Dieu leur envoie ; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime

ta compagne : Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait batiser le nouveau né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré ; ils croyent y toucher, tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent : il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vûs depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement ; que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte ? il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante ; ce que je ferois..... je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous réponds-je en souriant : elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés ; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je suis bien sûr mainte-

nant qu'il m'écoutera.

„ Il faut être heureux, cher Emile; c'est „ la fin de tout être sensible; c'est le premier „ desir que nous imprima la nature, & le seul „ qui ne nous quitte jamais. Mais où est le „ bonheur? Qui le sait? Chacun le cherche, „ & nul ne le trouve. On use la vie à le „ poursuivre, & l'on meurt sans l'avoir at- „ teint. Mon jeune ami, quand à ta naissan- „ ce je te pris dans mes bras, & qu'attestant „ l'Etre suprême de l'engagement que j'osai „ contracter, je vouai mes jours au bonheur „ des tiens, savois-je moi-même à quoi je „ m'engageois? Non: je savois seulement „ qu'en te rendant heureux j'étois sûr de l'ê- „ tre. En faisant pour toi cette utile recherche, „ je la rendois commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que nous de- „ vons faire, la sagesse consiste à rester dans „ l'inaction. C'est de toutes les maximes cel- „ le dont l'homme a le plus grand besoin, & „ celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le „ bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer „ à le fuir, c'est courir autant de risques con- „ traires qu'il y a de routes pour s'égarer. „ Mais il n'appartient pas à tout le monde de „ savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où „ nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons „ mieux nous tromper à le poursuivre que de „ ne rien faire pour le chercher, & sortis une „ fois de la place où nous pouvons le connoî- „ tre, nous n'y savons plus revenir.

„ Avec la même ignorance j'essayai d'é- „ viter la même faute. En prenant soin de „ toi, je résolus de ne pas faire un pas inutile

„ & de t'empêcher d'en faire. Je me tins „ dans la route de la nature, en attendant „ qu'elle me montrât celle du bonheur. Il s'est „ trouvé qu'elle étoit la même, & qu'en n'y „ pensant pas je l'avois suivie.

„ Sois mon témoin, sois mon juge, je ne „ te recuserai jamais. Tes premiers ans n'ont „ point été sacrifiés à ceux qui les devoient „ suivre; tu as joui de tous les biens que la „ nature t'avoit donnés. Des maux auxquels „ elle t'assujettit, & dont j'ai pû te garantir, „ tu n'as senti que ceux qui pouvoient t'en- „ durcir aux autres. Tu n'en as jamais souf- „ fert aucun que pour en éviter un plus grand. „ Tu n'as connu ni la haine, ni l'esclavage. „ Libre & content, tu es resté juste & bon: „ car la peine & le vice sont inséparables, & „ jamais l'homme ne devient méchant que „ lorsqu'il est malheureux. Puisse le souvenir „ de ton enfance se prolonger jusqu'à tes vieux „ jours: je ne crains pas que jamais ton bon „ cœur se la rappelle sans donner quelques „ bénédictions à la main qui la gouverna.

„ Quand tu es entré dans l'âge de raison, „ je t'ai garanti de l'opinion des hommes; „ quand ton cœur est devenu sensible, je t'ai „ préservé de l'empire des passions. Si j'a- „ vois pû prolonger ce calme intérieur jusqu'à „ la fin de ta vie, j'aurois mis mon ouvrage „ en sûreté, & tu serois toujours heureux au- „ tant qu'un homme peut l'être: mais cher „ Emile, j'ai eu beau tremper ton ame dans „ le stix; je n'ai pû la rendre par-tout invul- „ nérable; il s'éleve un nouvel ennemi que „ tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont

„ je ne puis plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt
„ toi-même. La nature & la fortune t'avoient
„ laiſſé libre. Tu pouvois endurer la miſere;
„ tu pouvois ſupporter les douleurs du corps,
„ celles de l'ame t'étoient inconnues; tu ne
„ tenois à rien qu'à la condition humaine, &
„ maintenant tu tiens à tous les attachemens
„ que tu t'es donnés; en apprenant à deſirer,
„ tu t'es rendu l'eſclave de tes deſirs. Sans
„ que rien change en toi, ſans que rien t'of-
„ fenſe, ſans que rien touche à ton être, que
„ de douleurs peuvent attaquer ton ame! Que
„ de maux tu peux ſentir ſans être malade!
„ Que de morts tu peux ſouffrir ſans mourir!
„ Un menſonge, une erreur, un doute peut
„ te mettre au déſeſpoir.

„ Tu voyois au théâtre les héros livrés à
„ des douleurs extrêmes faire retentir la ſcène
„ de leurs cris inſenſés, s'affliger comme des
„ femmes, pleurer comme des enfans, & mé-
„ riter ainſi les applaudiſſemens publics. Sou-
„ viens-toi du ſcandale que te cauſoient ces
„ lamentations, ces cris, ces plaintes, dans
„ des hommes dont on ne devoit attendre que
„ des actes de conſtance & de fermeté. Quoi!
„ diſois-tu tout indigné, ce ſont-là les exem-
„ ples qu'on nous donne à ſuivre, les mode-
„ les qu'on nous offre à imiter! A-t-on peur
„ que l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez
„ malheureux, aſſez foible, ſi l'on ne vient
„ encore encenſer ſa foibleſſe ſous la fauſſe
„ image de la vertu? Mon jeune ami, ſois
„ plus indulgent déſormais pour la ſcène: te
„ voilà devenu l'un de ſes héros.

„ Tu ſais ſouffrir & mourir; tu ſais endu-

„ rer la loi de la néceſſité dans les maux phy-
„ ſiques, mais tu n'as point encore impoſé de
„ loix aux appétits de ton cœur, & c'eſt de
„ nos affections, bien plus que de nos beſoins,
„ que naît le trouble de notre vie. Nos deſirs
„ ſont étendus, notre force eſt preſque nulle.
„ L'homme tient par ſes vœux à mille cho-
„ ſes, & par lui-même il ne tient à rien, pas
„ même à ſa propre vie; plus il augmente
„ ſes attachemens, plus il multiplie ſes peines.
„ Tout ne fait que paſſer ſur la terre: tout
„ ce que nous aimons nous échappera tôt ou
„ tard, & nous y tenons comme s'il devoit
„ durer éternellement. Quel effroi ſur le ſeul
„ ſoupçon de la mort de Sophie! As-tu donc
„ compté qu'elle vivroit toujours? Ne meurt-
„ il perſonne à ſon âge? Elle doit mourir,
„ mon enfant, & peut-être avant toi. Qui ſait
„ ſi elle eſt vivante à préſent même? La na-
„ ture ne t'avoit aſſervi qu'à une ſeule mort;
„ tu t'aſſervis à une ſeconde; te voilà dans le
„ cas de mourir deux fois.

„ Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées,
„ que tu vas reſter à plaindre! Toujours des
„ privations, toujours des pertes, toujours
„ des allarmes; tu ne jouiras pas même de
„ ce qui te ſera laiſſé. La crainte de tout per-
„ dre t'empêchera de rien poſſéder; pour n'a-
„ voir voulu ſuivre que tes paſſions, jamais
„ tu ne les pourras ſatisfaire. Tu chercheras
„ toujours le repos, il fuira toujours devant
„ toi; tu ſeras miſérable & tu deviendras mé-
„ chant; & comment pourrois-tu ne pas l'ê-
„ tre, n'ayant de loi que tes deſirs effrenés?
„ Si tu ne peux ſupporter des privations invo-

„ lontaires, comment t'en imposeras-tu volontairement? Comment sauras-tu sacrifier le penchant au devoir, & résister à ton cœur pour écouter ta raison? Toi qui ne veux déjà plus voir celui qui t'apprendra la mort de ta maîtresse, comment verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter vivante? celui qui t'oseroit dire, elle est morte pour toi, la vertu te sépare d'elle? S'il faut vivre avec elle quoiqu'il arrive, que Sophie soit mariée ou non, que tu sois libre ou ne le sois pas, qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te l'accorde ou qu'on te la refuse, n'importe, tu la veux, il la faut posséder à quelque prix que ce soit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête celui qui n'a de loix que les vœux de son cœur, & ne sait résister à rien de ce qu'il desire?

„ Mon enfant, il n'y a point de bonheur sans courage, ni de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force*; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature & fort par sa volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste, & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appellons pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer ce mot si profané, j'ai attendu que tu fusses en état de m'entendre. Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu besoin de la connoître. Ce besoin vient quand les passions s'éveillent : il est déjà venu pour toi.

„ En t'élevant dans toute la simplicité de

„ la nature, au-lieu de te prêcher de pénibles, „ devoirs, je t'ai garanti des vices qui rendent „ ces devoirs pénibles, je t'ai moins rendu le „ mensonge odieux qu'inutile, je t'ai moins „ appris à rendre à chacun ce qui lui appartient „ qu'à ne te soucier que de ce qui est à toi. Je „ t'ai fait plutôt bon que vertueux: mais ce„ lui qui n'est que bon, ne demeure tel qu'au„ tant qu'il a du plaisir à l'être: la bonté se „ brise & périt sous le choc des passions hu„ maines; l'homme qui n'est que bon, n'est „ bon que pour lui.

„ Qu'est-ce donc que l'homme vertueux? „ C'est celui qui sait vaincre ses affections. „ Car alors il suit sa raison, sa conscience, „ il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, & „ rien ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'é„ tois libre qu'en apparence; tu n'avois que „ la liberté précaire d'un esclave à qui l'on „ n'a rien commandé. Maintenant sois libre „ en effet; apprends à devenir ton propre „ maître; commande à ton cœur, ô Emile! „ & tu seras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentissage à faire, „ & cet apprentissage est plus pénible que le „ premier: car la nature nous délivre des „ maux qu'elle nous impose, ou nous apprend „ à les supporter; mais elle ne nous dit rien pour „ ceux qui nous viennent de nous; elle nous „ abandonne à nous-mêmes; elle nous laisse, „ victimes de nos passions, succomber à nos „ vaines douleurs, & nous glorifier encore „ des pleurs dont nous aurions dû rougir.

„ C'est ici ta premiere passion. C'est la seu„ le, peut-être, qui soit digne de toi. Si

„ tu la fais régir en homme, elle fera la derniere; tu fubjugueras toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à celle de la vertu.

„ Cette paffion n'eft pas criminelle, je le fais bien; elle eft auffi pure que les ames qui la reffentent. L'honnêteté la forma, l'innocence l'a nourrie. Heureux amans! Les charmes de la vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux de l'amour; & le doux lien qui vous attend, n'eft pas moins le prix de votre fageffe, que celui de votre attachement. Mais dis-moi, homme fincere; cette paffion fi pure t'en a-t-elle moins fubjugué? T'en es-tu moins rendu l'efclave, & fi demain elle ceffoit d'être innocente, l'étoufferois-tu dès demain? C'eft à préfent le moment d'effayer tes forces; il n'eft plus tems quand il les faut employer. Ces dangereux effais doivent fe faire loin du péril. On ne s'exerce point au combat devant l'ennemi; on s'y prépare avant la guerre; on s'y préfente déjà tout préparé.

„ C'eft une erreur de diftinguer les paffions en permifes & défendues, pour fe livrer aux premieres & fe refufer aux autres. Toutes font bonnes quand on en refte le maître, toutes font mauvaifes quand on s'y laiffe affujettir. Ce qui nous eft défendu par la nature, c'eft d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous eft défendu par la raifon, c'eft de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous eft défendu par la confcience, n'eft pas d'être tentés, mais de nous laiffer vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir

„ ou de n'avoir pas des paſſions : mais il dé-
„ pend de nous de régner ſur elles. Tous
„ les ſentimens que nous dominons ſont lé-
„ gitimes, tous ceux qui nous dominent ſont
„ criminels. Un homme n'eſt pas coupable
„ d'aimer la femme d'autrui, s'il tient cette
„ paſſion malheureuſe aſſervie à la loi du de-
„ voir : il eſt coupable d'aimer ſa propre fem-
„ me au point d'immoler tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs préceptes
„ de morale, je n'en ai qu'un ſeul à te don-
„ ner, & celui-là comprend tous les autres.
„ Sois homme ; retire ton cœur dans les bor-
„ nes de ta condition. Etudie & connois ces
„ bornes ; quelque étroites qu'elles ſoient, on
„ n'eſt point malheureux tant qu'on s'y renfer-
„ me : on ne l'eſt que quand on veut les paſ-
„ ſer ; on l'eſt quand, dans ſes deſirs inſen-
„ ſés, on met au rang des poſſibles ce qui
„ ne l'eſt pas ; on l'eſt quand on oublie ſon
„ état d'homme pour s'en forger d'imaginai-
„ res, deſquels on retombe toujours dans le
„ ſien. Les ſeuls biens dont la privation coû-
„ te, ſont ceux auxquels on croit avoir droit.
„ L'évidente impoſſibilité de les obtenir en
„ détache, les ſouhaits ſans eſpoir ne tour-
„ mentent point. Un gueux n'eſt point tour-
„ menté du deſir d'être Roi ; un Roi ne veut
„ être Dieu que quand il croit n'être plus
„ homme.

„ Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource
„ de nos plus grands maux : mais la contem-
„ plation de la miſere humaine rend le ſage
„ toujours modéré. Il ſe tient à ſa place,
„ il ne s'agite point pour en ſortir, il n'uſe

„ point inutilement ses forces pour jouir de „ ce qu'il ne peut conserver, & les employant „ toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en „ effet plus puissant & plus riche de tout ce „ qu'il desire de moins que nous. Etre mor- „ tel & périssable, irai-je me former des nœuds „ éternels sur cette terre, où tout change, où „ tout passe, & dont je disparoîtrai demain? O „ Emile, ô mon fils, en te perdant que me „ resteroit-il de moi? Et pourtant il faut que „ j'apprenne à te perdre : car qui sait quand „ tu me seras ôté?

„ Veux-tu donc vivre heureux & sage? „ N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne „ périt point : que ta condition borne tes de- „ sirs, que tes devoirs aillent avant tes pen- „ chans; étends la loi de la nécessité aux „ choses morales : apprends à perdre ce qui „ peut t'être enlevé; apprends à tout quitter „ quand la vertu l'ordonne, à te mettre au- „ dessus des événemens, à détacher ton cœur „ sans qu'ils le déchirent, à être courageux „ dans l'adversité, afin de n'être jamais mi- „ sérable; à être ferme dans ton devoir, afin „ de n'être jamais criminel. Alors tu seras „ heureux malgré la fortune, & sage malgré „ les passions. Alors tu trouveras dans la „ possession même des biens fragiles, une vo- „ lupté que rien ne pourra troubler; tu les „ posséderas sans qu'ils te possedent, & tu „ sentiras que l'homme à qui tout échappe, „ ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu „ n'auras point, il est vrai, l'illusion des plai- „ sirs imaginaires; tu n'auras point aussi les „ douleurs qui en sont le fruit. Tu gagneras

„ beaucoup à cet échange, car ces douleurs
„ ſont fréquentes & réelles, & ces plaiſirs
„ ſont rares & vains. Vainqueur de tant d'o-
„ pinions trompeuſes, tu le ſeras encore de
„ celle qui donne un ſi grand prix à la vie.
„ Tu paſſeras la tienne ſans trouble & la ter-
„ mineras ſans effroi: tu t'en détacheras com-
„ me de toutes choſes. Que d'autres, ſaiſis
„ d'horreur, penſent en la quittant ceſſer d'ê-
„ tre; inſtruit de ſon néant, tu croiras com-
„ mencer. La mort eſt la fin de la vie du
„ méchant, & le commencement de celle du
„ juſte".

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque concluſion ſiniſtre. Il preſſent qu'en lui montrant la néceſſité d'exercer la force de l'ame, je veux le ſoumettre à ce dur exercice, & comme un bleſſé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà ſentir ſur ſa plaie la main douloureuſe, mais ſalutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, preſſé de ſavoir où j'en veux venir, au-lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, preſqu'en tremblant, & ſans oſer lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!.... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'eſt de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuoſité, ni de vous ni d'un autre: je

saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

„ Croyez-vous, cher Emile, qu'un hom-
„ me, en quelque situation qu'il se trouve,
„ puisse être plus heureux que vous l'êtes de-
„ puis trois mois? Si vous le croyez, dé-
„ trompez-vous. Avant de goûter les plai-
„ sirs de la vie, vous en avez épuisé le bon-
„ heur. Il n'y a rien au-delà de ce que vous
„ avez senti. La félicité des sens est passa-
„ gere. L'état habituel du cœur y perd tou-
„ jours. Vous avez plus joui par l'espéran-
„ ce, que vous ne jouirez jamais en réalité.
„ L'imagination qui pare ce qu'on desire, l'a-
„ bandonne dans la possession. Hors le seul
„ être existant par lui-même, il n'y a rien de
„ beau que ce qui n'est pas. Si cet état eût
„ pû durer toujours, vous auriez trouvé le
„ bonheur suprême. Mais tout ce qui tient
„ à l'homme se sent de sa caducité; tout est
„ fini, tout est passager dans la vie humaine,
„ & quand l'état qui nous rend heureux du-
„ reroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous
„ en ôteroit le goût. Si rien ne change au-
„ dehors, le cœur change; le bonheur nous
„ quitte, ou nous le quittons.

„ Le tems que vous ne mesuriez pas, s'é-
„ couloit durant votre délire. L'été finit,
„ l'hiver s'approche. Quand nous pourrions
„ continuer nos courses dans une saison si ru-
„ de, on ne le souffriroit jamais. Il faut
„ bien, malgré nous, changer de maniere de
„ vivre; celle-ci ne peut plus durer. Je vois
„ dans vos yeux impatiens que cette difficulté
„ ne vous embarrasse gueres: l'aveu de So-
„ phie & vos propres desirs vous suggerent un
„ moyen facile d'éviter la neige, & de n'a-
„ voir plus de voyage à faire pour l'aller
„ voir. L'expédient est commode sans dou-
„ te; mais le printemps venu, la neige fond
„ & le mariage reste; il y faut penser pour
„ toutes les saisons.

„ Vous voulez épouser Sophie, & il n'y a
„ pas cinq mois que vous la connoissez!
„ Vous voulez l'épouser, non parce qu'elle
„ vous convient, mais parce qu'elle vous
„ plaît; comme si l'amour ne se trompoit ja-
„ mais sur les convenances, & que ceux qui
„ commencent par s'aimer ne finissent jamais
„ par se haïr. Elle est vertueuse, je le sais;
„ mais en est-ce assez? suffit-il d'être honnê-
„ tes gens pour se convenir? ce n'est pas sa
„ vertu que je mets en doute, c'est son ca-
„ ractere. Celui d'une femme se montre-t-il
„ en un jour? Savez-vous en combien de
„ situations il faut l'avoir vûe pour connoître
„ à fond son humeur? Quatre mois d'atta-
„ chement vous répondent-ils de toute la vie?
„ Peut-être deux mois d'absence vous feront-
„ ils oublier d'elle; peut-être un autre n'at-
„ tend-il que votre éloignement pour vous

„ effacer de ſon cœur; peut-être à votre re-
„ tour la trouverez-vous auſſi indifférente que
„ vous l'avez trouvée ſenſible juſqu'à pré-
„ ſent. Les ſentimens ne dépendent pas des
„ principes; elle peut reſter fort honnête,
„ & ceſſer de vous aimer. Elle ſera conſtan-
„ te & fidelle, je panche à le croire; mais
„ qui vous répond d'elle & qui lui répond
„ de vous, tant que vous ne vous êtes point
„ mis à l'épreuve? Attendrez-vous pour cet-
„ te épreuve, qu'elle vous devienne inutile?
„ Attendrez-vous pour vous connoître, que
„ vous ne puiſſiez plus vous ſéparer?

„ Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en
„ paſſez-vous vingt-deux; cet âge eſt celui de
„ l'amour, mais non celui du mariage. Quel
„ pere & quelle mere de famille! Eh pour
„ ſavoir élever des enfans, attendez au moins
„ de ceſſer de l'être! Savez-vous à combien
„ de jeunes perſonnes les fatigues de la groſ-
„ ſeſſe ſupportées avant l'âge ont affoibli la
„ conſtitution, ruiné la ſanté, abrégé la vie?
„ Savez-vous combien d'enfans ſont reſtés
„ languiſſans & foibles, faute d'avoir été
„ nourris dans un corps aſſez formé? Quand
„ la mere & l'enfant croiſſent à la fois, &
„ que la ſubſtance néceſſaire à l'accroiſſement
„ de chacun des deux ſe partage, ni l'un ni
„ l'autre n'a ce que lui deſtinoit la nature;
„ comment ſe peut-il que tous deux n'en ſouf-
„ frent pas? Ou je connois fort mal Emile,
„ ou il aimera mieux avoir une femme & des
„ enfans robuſtes, que de contenter ſon im-
„ patience aux dépens de leur vie & de leur
„ ſanté.

„ Parlons de vous. En aſpirant à l'état
„ d'époux & de pere, en avez-vous bien mé-
„ dité les devoirs? En devenant chef de fa-
„ mille, vous allez devenir membre de l'E-
„ tat, & qu'eſt-ce qu'être membre de l'Etat,
„ le ſavez-vous? ſavez-vous ce que c'eſt que
„ gouvernement, loix, patrie? Savez-vous à
„ quel prix il vous eſt permis de vivre, &
„ pour qui vous devez mourir? Vous croyez
„ avoir tout appris, & vous ne ſavez rien
„ encore. Avant de prendre une place dans
„ l'ordre civil, apprenez à le connoître & à
„ ſavoir quel rang vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie; je ne dis
„ pas l'abandonner: ſi vous en étiez capable,
„ elle ſeroit trop heureuſe de ne vous avoir
„ point épouſé; il la faut quitter pour reve-
„ nir digne d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain
„ pour croire déjà la mériter. O combien il
„ vous reſte à faire! Venez remplir cette no-
„ ble tâche; venez apprendre à ſupporter l'ab-
„ ſence; venez gagner le prix de la fidélité,
„ afin qu'à votre retour vous puiſſiez vous
„ honorer de quelque choſe auprès d'elle, &
„ demander ſa main, non comme une grace,
„ mais comme une récompenſe.

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas; il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend? Ne ſeroit-ce pas dédaigner la main qui lui eſt offerte que de tarder à l'accepter? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir? Et quand cela

feroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas dans des nœuds indiſſolubles le gage aſſuré de ſon retour? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre; qu'ils ſoient unis, & il la quitte ſans crainte...... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa maîtreſſe, mais un mari ne doit jamais quitter ſa femme ſans néceſſité.. Pour guérir vos ſcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puiſſiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, ſoyez content, & puiſque vous n'obéiſſez pas à la raiſon, reconnoiſſez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie: je le veux.

A ce mot il baiſſe la tête, ſe taît, rêve un moment, & puis me regardant avec aſſurance, il me dit; quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes ſont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette abſence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eſt permis de la ſupporter avec moins de courage.

Je ne ſuis que trop tenté de prolonger juſqu'à la ſéparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuſe depuis longtems de l'indulgence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile oſera-t-il porter aux pieds de ſa Maîtreſſe la même aſſurance qu'il vient de montrer à ſon ami? Pour moi, je le crois; c'eſt de la vérité même de ſon amour qu'il doit tirer cette aſſurance. Il ſeroit

plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter: il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard: ô Sophie! lis dans mon cœur, & sois fidelle; tu n'as pas un Amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son Amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échaper un soupir en sa présence; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser: plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son Amant, ou plutôt de son Epoux: qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur ver-

tu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure ; mais que sert la raison contre la foiblesse? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux ; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. „ J'ai „ tout fait pour vous complaire ; je savois que „ je traitois avec un homme d'honneur : il ne „ me reste qu'un mot à vous dire. Souvenez- „ vous que votre Eleve a signé son contrat „ de mariage sur la bouche de ma Fille."

Quelle différence dans la contenance des deux Amans? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, & répete mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos ne dit

rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant! Il le voit, il le sent, il en est navré: je l'entraîne avec peine: si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

ON demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, & qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant: de tous les pays de l'Euro-

pe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vû de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser-là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand

tous

tous les Voyageurs seroient sinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vû ou ce qu'ils croyent, & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à Philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vû qu'un peuple, au-lieu de connoître les hommes ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser!

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon observer les Européens? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vû dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des

Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vû dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays; il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guere; c'est grand hazard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus, mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux Peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point; le Peuple François voyage, le Peu-

ple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vûe d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vû quelque remarque utile à son Pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu,

faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Herodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caracteres originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les Peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation restoit plus renfermée en elle même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérets communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit

fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne: l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens Peuples se regardant la plûpart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des siécles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables; au-lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel: les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scithes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de

nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le tems de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au Phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fuſſent reſtés les mêmes. Si nous pouvions conſidérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiécle à ſiécle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation?

En même-tems que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſiſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'au-

tre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pithagores, ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très sûrement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des cu-

rieux voyagent à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des

vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent, tous, meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son Pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abro-

ger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa Patrie, comme à la succession de son Pere: encore, le lieu de la naissance étant un don de la nature, cede-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple, jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vûe un établissement. Cette vûe est louable, elle est un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire, il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous met-

tront sans cesse à la discrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre

métier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne ſeront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force eſt-elle épuiſée? ne ſais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent guere. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile! & dans quel lieu le choiſirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riches, mais qui ſait où l'on peut ſe

passer de l'être ? Qui sait où l'on peut vivre indépendant & libre, sans avoir besoin de faire mal à personne & sans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver ? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance ; c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre ; mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi ? avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissans voisins, à des fripons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches ; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand-chemin. Que

si vous vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous couteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un azile en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vûe, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais.

Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, & qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécrations, je vois combien peu d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne différent que par les expressions. Ils différent aussi par la méthode. Hobbes s'appuye sur des sophismes, & Grotius sur des Poétes: tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'Illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un Particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions; que m'importe? &, qu'y puis-je faire? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, sur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peu-

ple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là! J'ai fait en sorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur; son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer: il me suffit qu'elle n'effraye point mon zèle; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations: il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépen-

dans, s'ils se réunissent volontairement ou par force; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre; en sorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là, soient devenues iniques & usurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendans de Nembrot ou ses ayans-cause? ou bien si cette premiere force venant à cesser, la force qui lui succede oblige à son tour, & détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, & qu'on en soit dispensé sitôt qu'on peut faire résistance: droit qui, ce semble, n'ajoûteroit pas grand'chose à la force, & ne seroit guere qu'un jeu de mots?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, & par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité

paternelle comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser, & sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de son pere? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Supposé que les Peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit du fait; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition? C'est-

à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir ?

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lézés ?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de peuple, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, & alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de souveraineté n'en seroit pas le principe.

est un Peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social? Le contrat social est donc la base de toute société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, & si l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé; pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au-lieu de la personne particuliere de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral & collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *corps politique :* lequel est appellé par ses membres, *Etat* quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine, & *Sujets* comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association, renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir comme membre du Souverain,

envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part sitôt qu'il se croit lézé?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le soient tous, ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique; parce que la lézion ne peut jamais venir que des

particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le Peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes, raiſonnables & ſans danger, des engagemens qui ſans cela ſeroient abſurdes, tiranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les Particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel: ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi

le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au tems de Licurgue; au-lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caracteres de la loi? Ce sujet est tout neuf: la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le Peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses membres, le Peuple se divise. Il se forme entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considere que lui-même, & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vûe à l'objet entier sous un autre point de vûe, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat; il s'ensuit que le Souverain

n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat, qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix: il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré; savoir, comme Magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du traité *du contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part.

cette

cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? cette question est importante & mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la li-

berté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par les hommes qui le compoſent s'appellè *Prince*, & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſidérons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compenſé ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat diſſout, tombè dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Souverain eſt au Sujet comme dix mille à un: c'eſt-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour ſa part que la dix millieme partie de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le peuple ſoit compoſé de cent mille hommes; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire

des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser ; plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le peuple n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour ; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont

nombreux, plus le gouvernement est foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement, la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie; en troisieme lieu la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire; selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la volonté générale est toujours la plus foible; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout. En sorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé: nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-

ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au-lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain*: c'est-à-dire, que plus l'État s'aggrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de Citoyens Magistrats que de Citoyens simples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats, & cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magistrat unique. Cette troisieme forme est la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, sont susceptibles de plus & de moins, & ont même une assez grande latitude. Car la Démocratie peut embrasser tout le peuple ou se resserrer jusqu'à

la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vû dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante ; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable, d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus ; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de Gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la Nation ; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens ; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres ? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi précisément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point ?

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites ; les unes fortes, les autres foibles ; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale. Si les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au monde, que d'y en avoir pluſieurs ? N'eſt-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'aſſure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum eſſe, nec tanquam in pace ſecurum* ? N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre ; & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité ?

Nous examinerons enfin l'eſpece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laiſſant cha-

que Etat son maître au dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté ?

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable, & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20) ? Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la régle ! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés,

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses!

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route: nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protesilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggerons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes: personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque, & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus

infructueux à la Jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils sont Savans & Gens de Lettres, il lui font passer son tems à courir des Bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siécle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte qu'après avoir à grands fraix parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vû de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sait quelles mœurs l'entassement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cent mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre

C'est dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habi-

tans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un Peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange: c'est-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & simples, pour juger de la bonté rélative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la loi les y contraigne;

il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, aulieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtems.

La seconde marque de la bonté rélative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere; c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux, est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire: celui qui n'a pas de si grandes Villes & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse: la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire: c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un

égard que Paris est nourri par les Provinces, & que la plûpart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent, sans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siécle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir, que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non seulement le Peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour

juger s'il est vrai que la Nation soit libre; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vû que les Villes connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, & c'est le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la simplicité de leur génie originel, donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les Nations ainsi observées, paroissent en valoir beaucoup mieux; plus elles se rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'est qu'en se renfermant dans les Villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture qu'elles se dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus grossiers que malfaisans.

De cette observation, résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes Villes où régne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, & conservent parmi des hommes plus simples, & dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est guere à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'at-

tachement qu'il a dans le cœur.

On ne fait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, & qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; & je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise, en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses Lettres de la Poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son éleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas: surpris de ce caprice, je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoi-qu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences Nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers

langages sur le visage, aussi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture; & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son éleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis; peut-on savoir ce que cela signifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son éleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas longtems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son Pays à une jeune Démoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes de
„ Lord John. Miss Betti Roldham vint hier
„ passer l'après-midi avec elle & voulut à tou-
„ te force travailler à son ouvrage. Sachant
„ que Luci s'étoit levée aujourd'hui plutôt
„ qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce qu'elle
„ faisoit, & je l'ai trouvé occupée à défaire
„ tout ce qu'avoit fait hier Miss Betti. Elle
„ ne veut pas qu'il y ait dans son présent, un
„ seul point d'une autre main que la sienne.

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à son Gouverneur; vous avez un éleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de

la mere de Miss Luci, n'est-elle point arrangée? N'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la chose est réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins; j'y ai mis de la simplicité, du zèle, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est tems de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé, & il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, & de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les Etrangers

chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent ou qui leur en fait penser favorablement, tandis qu'ils y sont : de retour chez eux ils en rabattent & ne sont que justes. Je serois bien aise que l'Etranger que je consulte eût vû mon pays, mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

APRÈS avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vû ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vû, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

„ A quoi je me fixe ! A rester tel que vous „ m'avez fait être, & à n'ajouter volontaire„ ment aucune autre chaîne à celle dont me „ chargent la nature & les loix. Plus j'exa„ mine l'ouvrage des hommes dans leurs in„ stitutions, plus je vois qu'à force de vou-

„ loir être indépendans ils se font esclaves, & „ qu'ils usent leur liberté même en vains ef- „ forts pour l'assurer. Pour ne pas céder au „ torrent des choses, ils se font mille atta- „ chemens ; puis sitôt qu'ils veulent faire un „ pas ils ne peuvent, & sont étonnés de te- „ nir à tout. Il me semble que pour se ren- „ dre libre on n'a rien à faire ; il suffit de ne „ pas vouloir cesser de l'être. C'est vous, „ ô mon maître, qui m'avez fait libre en „ m'apprenant à céder à la nécessité. Qu'el- „ le vienne quand il lui plaît, je m'y laisse „ entraîner sans contrainte, & comme je ne „ veux pas la combattre, je ne m'attache à „ rien pour me retenir. J'ai cherché dans nos „ voyages si je trouverois quelque coin de „ terre où je pusse être absolument mien ; „ mais en quel lieu parmi les hommes ne dé- „ pend-on plus de leurs passions ? Tout bien „ examiné, j'ai trouvé que mon souhait mê- „ me étoit contradictoire ; car dussé-je ne te- „ nir à autre chose, je tiendrois au moins à „ la terre où je me serois fixé : ma vie seroit „ attachée à cette terre comme celle des Drya- „ des l'étoit à leurs arbres ; j'ai trouvé qu'em- „ pire & liberté étant deux mots incompati- „ bles, je ne pouvois être maître d'une chau- „ miere qu'en cessant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

„ Je me souviens que mes biens furent la „ cause de nos recherches. Vous prouviez „ très-solidement que je ne pouvois garder à „ la fois ma richesse & ma liberté, mais „ quand vous vouliez que je fusse à la fois

„ libre & ſans beſoins, vous vouliez deux
„ choſes incompatibles, car je ne ſaurois me
„ tirer de la dépendance des hommes, qu'en
„ rentrant ſous celle de la nature. Que ferai-
„ je donc avec la fortune que mes parens
„ m'ont laiſſée? Je commencerai par n'en
„ point dépendre; je relâcherai tous les liens
„ qui m'y attachent: ſi on me la laiſſe, elle
„ me reſtera; ſi on me l'ôte, on ne m'en-
„ traînera point avec elle. Je ne me tour-
„ menterai point pour la retenir, mais je
„ reſterai ferme à ma place. Riche ou
„ pauvre je ſerai libre. Je ne le ſerai point
„ ſeulement en tel pays, en telle contrée; je
„ le ſerai par toute la terre. Pour moi, tou-
„ tes les chaînes de l'opinion ſont briſées; je
„ ne connois que celles de la néceſſité. J'ap-
„ pris à les porter dès ma naiſſance & je les
„ porterai juſqu'à la mort, car je ſuis hom-
„ me; & pourquoi ne ſaurois-je pas les por-
„ ter étant libre, puiſqu'étant eſclave il les
„ faudroit bien porter encore, & celles de
„ l'eſclavage pour ſurcroît?

„ Que m'importe ma condition ſur la ter-
„ re? que m'importe où que je ſois? par-
„ tout où il y a des hommes, je ſuis chez
„ mes freres; par-tout où il n'y en a pas je
„ ſuis chez moi. Tant que je pourrai reſter
„ indépendant & riche, j'ai du bien pour vi-
„ vre & je vivrai. Quand mon bien m'aſſu-
„ jettira, je l'abandonnerai ſans peine; j'ai des
„ bras pour travailler, & je vivrai. Quand mes
„ bras me manqueront, je vivrai ſi l'on me
„ nourrit, je mourrai ſi l'on m'abandonne; je
„ mourrai bien auſſi quoiqu'on ne m'abandon-

„ ne pas; car la mort n'eſt pas une peine de „ la pauvreté, mais une loi de la nature. „ Dans quelque tems que la mort vienne, je „ la défie; elle ne me ſurprendra jamais fai- „ ſant des préparatifs pour vivre; elle ne „ m'empêchera jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. Si „ j'étois ſans paſſions, je ſerois, dans mon „ état d'homme indépendant comme Dieu „ même, puiſque ne voulant que ce qui eſt, „ je n'aurois jamais à lutter contre la deſti- „ née. Au moins, je n'ai qu'une chaîne, „ c'eſt la ſeule que je porterai jamais, & je puis „ m'en glorifier. Venez donc, donnez-moi „ Sophie, & je ſuis libre.

„ Cher Emile, je ſuis bien aiſe d'entendre „ ſortir de ta bouche des diſcours d'homme, „ & d'en voir les ſentimens dans ton cœur. „ Ce déſintéreſſement outré ne me déplaît „ pas à ton âge. Il diminuera quand tu au- „ ras des enfans, & tu ſeras alors préciſément „ ce que doit être un bon pere de famille & „ un homme ſage. Avant tes voyages, je „ ſavois quel en ſeroit l'effet; je ſavois qu'en „ regardant de près nos inſtitutions tu ſerois „ bien éloigné d'y prendre la confiance qu'el- „ les ne méritent pas. C'eſt en vain qu'on „ aſpire à la liberté ſous la ſauvegarde des „ loix. Des loix! où eſt-ce qu'il y en a, & „ où eſt-ce qu'elles ſont reſpectées? Par-tout „ tu n'as vû regner ſous ce nom que l'intérêt „ particulier & les paſſions des hommes. Mais „ les loix éternelles de la nature & de l'ordre „ exiſtent. Elles tiennent lieu de loi poſitive „ au ſage; elles ſont écrites au fond de ſon

„ cœur par la conſcience & par la raiſon ;
„ c'eſt à celles-là qu'il doit s'aſſervir pour
„ être libre, & il n'y a d'eſclave que celui
„ qui fait mal, car il le fait toujours malgré
„ lui. La liberté n'eſt dans aucune forme de
„ gouvernement, elle eſt dans le cœur de
„ l'homme libre, il la porte par-tout avec lui.
„ L'homme vil porte par-tout la ſervitude.
„ L'un ſeroit eſclave à Geneve, & l'autre li-
„ bre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Citoyen,
„ tu me demanderois peut-être où eſt la pa-
„ trie, & tu croirois m'avoir confondu. Tu
„ te tromperois, pourtant, cher Emile, car
„ qui n'a pas une patrie a du moins un pays.
„ Il y a toujours un gouvernement & des ſi-
„ mulacres de loix ſous leſquels il a vécu
„ tranquille. Que le contrat ſocial n'ait point
„ été obſervé, qu'importe, ſi l'intérêt parti-
„ culier l'a protegé comme auroit fait la vo-
„ lonté générale, ſi la violence publique l'a
„ garanti des violences particulieres, ſi le mal
„ qu'il a vû faire lui a fait aimer ce qui étoit
„ bien, & ſi nos inſtitutions mêmes lui ont
„ fait connoître & haïr leurs propres iniqui-
„ tés ? O Emile ! où eſt l'homme de bien
„ qui ne doit rien à ſon pays ? Quel qu'il
„ ſoit, il lui doit ce qu'il y a de plus pré-
„ cieux pour l'homme, la moralité de ſes
„ actions & l'amour de la vertu. Né dans
„ le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux
„ & plus libre ; mais n'ayant rien à combat-
„ tre pour ſuivre ſes penchans il eût été bon
„ ſans mérite, il n'eût point été vertueux,
„ & maintenant il ſait l'être malgré ſes paſ-

„ sions. La seule apparence de l'ordre le „ porte à le connoître, à l'aimer. Le bien „ public, qui ne sert que de prétexte aux au- „ tres, est pour lui seul un motif réel. Il ap- „ prend à se combattre, à se vaincre, à sa- „ crifier son intérêt à l'intérêt commun. Il „ n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit des „ loix ; elles lui donnent le courage d'être „ juste, même parmi les méchans. Il n'est „ pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, „ elles lui ont appris à regner sur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe où que „ je sois ? Il t'importe d'être où tu peux rem- „ plir tous tes devoirs, & l'un de ces devoirs „ est l'attachement pour le lieu de ta naissan- „ ce. Tes compatriotes te protegerent en- „ fant, tu dois les aimer étant homme. Tu „ dois vivre au milieu d'eux, ou du moins „ en lieu d'où tu puisses leur être utile autant „ que tu peux l'être, & où ils sachent où te „ prendre si jamais ils ont besoin de toi. Il „ y a telle circonstance où un homme peut „ être plus utile à ses concitoyens hors de sa „ patrie, que s'il vivoit dans son sein. Alors „ il doit n'écouter que son zèle & supporter „ son exil sans murmure ; cet exil même est „ un de ses devoirs. Mais toi, bon Emile, „ à qui rien n'impose ces douloureux sacrifi- „ ces, toi qui n'as pas pris le triste emploi „ de dire la vérité aux hommes, va vivre au „ milieu d'eux, cultive leur amitié dans un „ doux commerce, sois leur bienfaiteur, leur „ modele: ton exemple leur servira plus que tous „ nos livres, & le bien qu'ils te verront faire „ les touchera plus que tous nos vains discours.

„ Je

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vi-
„ vre dans les grandes Villes ; au contraire un
„ des exemples que les bons doivent donner
„ aux autres est celui de la vie patriarchale &
„ champêtre, la premiere vie de l'homme, la
„ plus paisible, la plus naturelle, & la plus dou-
„ ce à qui n'a pas le cœur corrompu. Heureux,
„ mon jeune ami, le pays où l'on n'a pas besoin
„ d'aller chercher la paix dans un désert ! Mais
„ où est ce pays ? Un homme bienfaisant satis-
„ fait mal son penchant au milieu des villes,
„ où il ne trouve presque à exercer son zèle
„ que pour des intrigans ou pour des fripons.
„ L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui vien-
„ nent y chercher fortune, ne fait qu'achever
„ de dévaster le pays, qu'au contraire il fau-
„ droit repeupler aux dépens des villes. Tous
„ les hommes qui se retirent de la grande so-
„ ciété sont utiles précisément parce qu'ils s'en
„ retirent, puisque tous ses vices lui viennent
„ d'être trop nombreuse. Ils sont encore uti-
„ les lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux
„ déserts la vie, la culture, & l'amour de
„ leur premier état. Je m'attendris en songeant
„ combien de leur simple retraite Emile &
„ Sophie peuvent répandre de bienfaits autour
„ d'eux ; combien ils peuvent vivifier la cam-
„ pagne & ranimer le zèle éteint de l'infortu-
„ né villageois. Je crois voir le peuple se
„ multiplier, les champs se fertiliser, la terre
„ prendre une nouvelle parure, la multitude
„ & l'abondance transformer les travaux en
„ fêtes ; les cris de joie & les bénédictions
„ s'élever du milieu des jeux autour du cou-
„ ple aimable qui les a ranimés. On traite

„ l'âge d'or de chimere, & c'en sera toujours
„ une pour quiconque a le cœur & le goût
„ gâtés. Il n'est pas même vrai qu'on le re-
„ grette, puisque ces regrets sont toujours
„ vains. Que faudroit-il donc pour le faire re-
„ naître? Une seule chose, mais impossible;
„ ce seroit de l'aimer.

„ Il semble déjà renaître autour de l'habi-
„ tation de Sophie; vous ne ferez qu'achever
„ ensemble ce que ses dignes parens ont com-
„ mencé. Mais, cher Emile, qu'une vie si
„ douce ne te dégoûte pas des devoirs pé-
„ nibles, si jamais ils te sont imposés : sou-
„ viens-toi que les Romains passoient de la
„ charrue au Consulat. Si le Prince ou l'Etat
„ t'appelle au service de la patrie, quitte tout
„ pour aller remplir, dans le poste qu'on t'as-
„ signe, l'honorable fonction de Citoyen. Si
„ cette fonction t'est onéreuse, il est un moyen
„ honnête & sûr de t'en affranchir; c'est de la
„ remplir avec assez d'intégrité pour qu'elle
„ ne te soit pas long-tems laissée. Au reste,
„ crains peu l'embarras d'une pareille charge:
„ tant qu'il y aura des hommes de ce siecle,
„ ce n'est pas toi qu'on viendra chercher pour
„ servir l'Etat.

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit? Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais

tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non, je sens aussi-bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire : ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire! ô foiblesse humaine! Le sentiment du bonheur écrase l'homme; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur

plaire en tout autre tems, leur sont très-sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrette qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vû naître cette flame vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, & les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir ? Je les laisse faire, & puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vû jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que

vous n'aurez reçu de personne, & que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le seul possible ?

Ils se regardent, en souriant & se moquant de ma simplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Emile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse : c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guére. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends-je; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pû faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la force qu'elle n'aura pû tirer de ſes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point

asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne; soyez amant heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrette? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche, se récrie; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement: je fais rougir Emile de son peu de délicatesse; je me rends caution pour Sophie

qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? faut-il que je l'emmene? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité!

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que

d'heureux amans nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vû deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vû cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſur-lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de ſcène. Emile veut paroître un peu mécontent: mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Emile; elle lui fait preſque des agaceries dont il n'eſt que plus dépité.

Ces changemens ſont peu ſenſibles, mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiette, j'interroge Emile en particulier; j'apprends qu'à ſon grand regret & malgré toutes ſes inſtances, il a fallu faire lit-à part la nuit précéden-

Her-

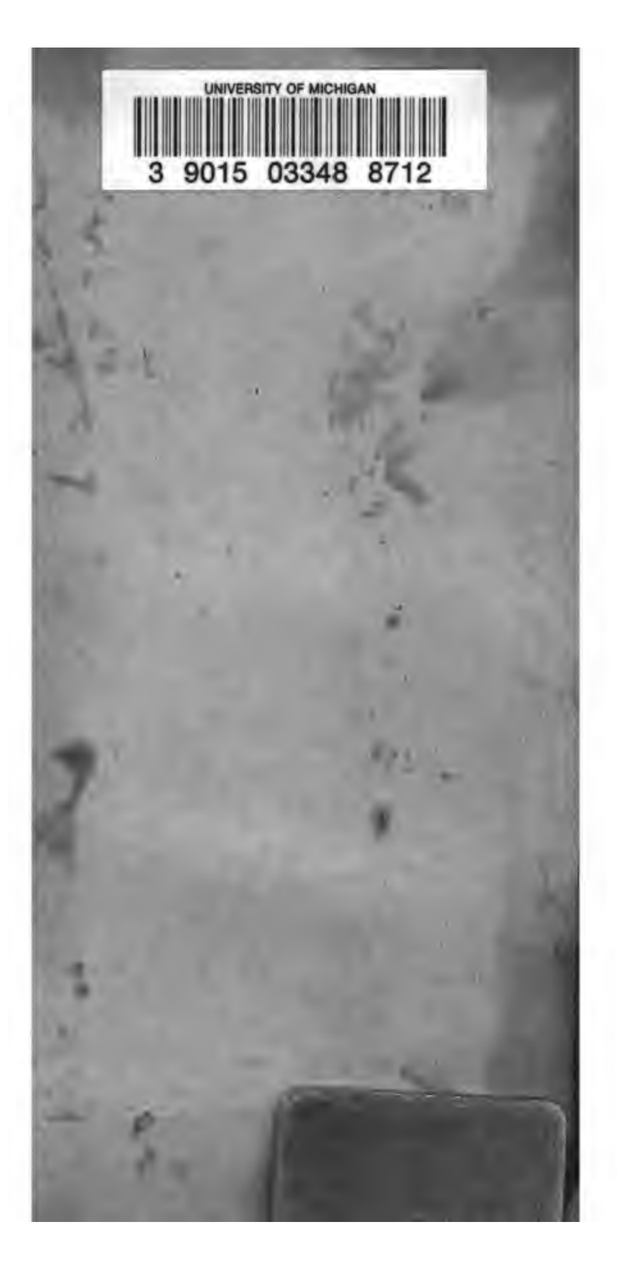


Fin de la Table.

AVIS au RELIEUR.

Les VI. planches gravées doivent être placée aux pages indiquées par le numero.

Les Cartons joint a la feuille Y du Tom IV, ainsi que les titres doivent être coupés proprement & placés exactement.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03348 8712

